

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

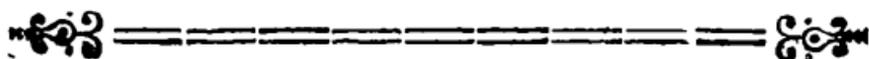
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

A O U T 1 7 5 4 .



N E U C H A T E L
D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



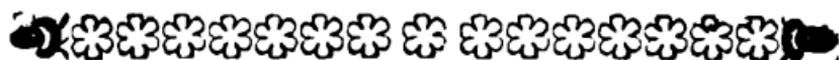
M D C C L I V .





JOURNAL HELVETIQUE,

AOUT 1754.



RECHERCHES

Sur les REPAS des Anciens Romains.

MONSIEUR,

Vous avés vû une espèce de Parafrafe sur l'Hospitalité d'*Abraham*, raportée dans le XVIII. Chapitre de la *Genèse* *. L'Auteur Sacré nous a appris en quoi consistoit le Repas que le Patriarche dona à ses Hôtes. On y voit régner la simplicité des anciens tems, bien différente de la somptuosité moderne. A cette occasion, vous me demandés de vous rendre raison de la Table des Romains, pour la comparer aussi à ces premiers Siècles du Monde. Vous me dites que les Usages de ce Peuple, qui a fait tant de bruit dans l'Histoire, vous paroissent intéressans, & que

I 2

vous

* Journ. Helvét. Juillet 1754. p. 3.

vous lisés toujours avec plaisir. C'est pour vous un Mets délicieux. C'est ajoutés vous, vous inviter à un Repas , que de vous décrire ceux de ces fameux Conquérens. Vous aimés les conoitre dans leur Domestique , & les voir à Table , aussi bien qu'à l'Armée. Il est aisé de vous satisfaire là dessus. Je puis aisément vous servir selon vótre goût , & vous régaler sans qu'il m'en coute guère. On a beaucoup écrit sur les Usages des anciens Romains. On trouve dans plusieurs Auteurs ce que vous souhaités. Mais vous m'avez dit , plus d'une fois , que vous n'êtes pas bien pourvu de Livres , & par cette raison vous êtes obligé de vous adresser à moi.

Ceux qui traitent ce sujet comencent ordinairement par déterminer le nombre de Repas des Anciens. Si nous remontons bien haut , nous trouverons qu'on en faisoit régulièrement deux par jour. Le Diné & le Soupé sont marqués bien clairement dans Homère. Cet usage paroît raisonnable. Je me rapelle d'avoir vû un Ouvrage d'un Médecin de *Suisse* , qui examine la Question du nombre de Repas qu'il convient de faire par jour , & qui conclut pour les deux. Il n'y a rien là de particulier , mais la raison qu'il allègue pour appuyer son sentiment , mérite de vous être rapportée. Il la tire de l'His-
toire

toire Sainte, où l'on lit, que les Corbeaux d'*Elie* lui aporèrent à manger deux fois par jour. Il lui paroît que ces Animaux doivent nous servir de leçon à cet égard. Je croi, *Monsieur*, que vous jugerés, come moi, qu'il n'est pas nécessaire de recourir à un Fait, qui est regardé ordinairement come Miraculeux, pour y aprendre ce que nôtre Estomac nous apprend régulièrement tous les jours, c'est qu'il lui faut deux fois dans la journée, des Alimens, pour rémédier à la faim.

Si nous venons aux *Romains*, dont il s'agit sur tout ici, leur usage, étoit un peu différent de celui des *Grecs*. Nous ne trouvons pas qu'ils fissent deux Repas par jour, au moins deux Repas à peu près égaux. A proprement parler, ils n'en faisoient qu'un. C'étoit le Soupé. Ils mangeoient bien quelque chose vers le milieu du jour pour foutenir leurs forces, & atendre plus tranquillement le Repas du Soir. C'étoit ordinairement quelques Fruits, selon la Saison. On ne parloit point chez eux de Déjeuné ni de Goûté, ou s'il en étoit question, ce n'étoit que pour les Enfans. On peut encore mettre les Artisans dans cette classe. Le Goûté étoit d'usage pour les Gens de travail, qui ne soupoient qu'au coucher du Soleil, selon l'ancienne coutume.

Les Romains d'un ordre plus élevé sou-
 poient à deux ou trois heures avant le cou-
 cher du Soleil, & l'on peut dire que jusqu'alors, ils ne s'étoient encore point mis à ta-
 ble. Leurs Affaires, les Spectacles & les Exer-
 cices du Corps, les avoient occupés jusqu'à
 cette heure là hors de leurs Maisons. Alors,
 libres de tous soins, ils se trouvoient en état
 de recevoir chez eux leurs Amis. *C'est alors,*
 dit l'Abé Couture, *que la bone Chère, la bone*
Compagnie, la belle humeur, & les plaisirs
tranquiles prenoient la place du travail & de
l'agitation *. Tout y étoit concerté à rendre
 ce Repas agréable; l'heure, le service, la
 durée & les accompagnemens. Quand on
 vouloit manger ensemble, la bienséance ne
 permettoit pas de comencer plûtôt. Cette
 anticipation de l'heure sentoit un peu la dé-
 bauche. Aussi les Gens sages atendoient
 l'heure marquée pour le Soupé.

Le lieu où l'on mangeoit étoit ordinaire-
 ment le Vestibule. La raison c'est que le
 Service s'y faisoit fort aisément. Quelques
 Auteurs ont prêté aux *Romains* une autre
 vüe, qui doit leur faire honneur, s'ils l'ont
 eue éfectivement. On leur atribue d'avoir
 choisi le Vestibule, parce qu'on voioit tout
 ce qui s'y passoit. Quelque autre en-
 droit

* Mém. de Littérature, T. I. p. 331. in 4to.

droit de la Maison plus écarté & plus caché auroit pû autoriser la licence & la débauche. L'Abé *Couture* dit qu'ils avoient une Loi qui déterminoit & marquoit ce lieu là pour les Repas. Ils en avoient une aussi qui règloit la dépense qu'on y pouvoit faire.

Quelquefois, & sur tout dans la Belle-Saison, on soupoit sous un Platane, ou sous quelque autre Arbre touffu. Mais alors on avoit l'attention de tendre au dessus de la Table, une espèce de Voile ou de Tente, pour se garantir de la poussière, & des incommodités du plein Air. *Horace* décrivant un Repas donné à *Mécène*, raconte la chute de ce Tapis, qui causa bien du désordre dans ce Repas.

Si le lieu que l'on choisissoit pour manger, indique quelque respect pour les Mœurs, come je viens de le dire, le comencement du Repas marquoit quelque chose de plus, je veux dire de la Piété & de la Religion. L'on offroit d'abord des Libations à la Divinité, pour témoigner qu'on la regardoit come la Source de tous les Biens dont on jouissoit, & en particulier des Alimens, qui font le soutien de la Vie. Les Libations consistoient à verser un peu de Vin sur la Table en l'honneur des Dieux. Cette Cérémonie étoit accompagnée de quelques Prières relatives à la circonstance. C'étoit une Coutume de

l'Antiquité la plus reculée, come *Homère* nous l'apprend. Les Anciens finissoient par les mêmes Actes de Religion. C'est ce que l'on trouve dans divers endroits des *Morales de Plutarque*. Cette répétition de ce qui s'étoit fait en se mettant à table étoit come une nouvelle protestation, qu'ils reconnoissoient tenir de la libéralité de Dieu la nourriture dont ils venoient de faire usage.

Il me semble, *Monsieur*, qu'on ne faudroit s'empêcher de faire ici une espèce de parallèle de cet usage des anciens Paiens, avec ce qui se pratique aujourd'hui parmi les Chrétiens. Nos Pères observoient exactement la sage coutume de consacrer par une petite Prière le commencement du Repas, & de le finir par une petite formule d'Action de grâces. C'est là un Acte de Religion si naturel, qu'il y a aparence que c'est le premier par où les Homes ont comencé à rendre quelque Culte à la Divinité. Mais à la honte des Chrétiens, une pratique si raisonnable comence à s'abolir. Les grands Seigneurs ont comencé à s'en afranchir, eux qui ont reçu le plus de bienfaits du Ciel. Les Riches ont suivi, & le Peuple, qui veut imiter les Gens de qualité, croit que c'est avoir les belles manières que d'oublier aussi les Présens du Créateur. Vous pourrés voir cette Réflexion

xion plus développée dans le *Journal Helvétique* *. Je remarquerai seulement, en passant, que le sujet que vous m'avez donné n'est pas de simple curiosité, puis qu'il peut nous fournir des Motifs pour ranimer nôtre Piété.

Ceux qui ont écrit sur les Repas des Anciens, n'ont pas oublié de nous marquer dans quelle situation ils étoient à table. Dans les comencemens les *Romains* mangèrent assis sur de simples Bancs, à la manière des *Grecs*. Dans la suite ils prirent la coutume d'être couchés sur de petits Lits, qui étoient un peu plus bas que la Table. . Il y avoit ordinairement place pour trois personnes sur chaque Lit. Le haut du Corps étoit un peu élevé, & soutenu par des Coiffins. On s'appuioit sur le Coude gauche, mais on conservoit à la main droite sa liberté, pour prendre les Alimens & les porter à la bouche. Celui qui étoit le second sur un Lit avoit la tête vis à vis de la poitrine du premier.

Vous sçavez, *Monsieur*, qu'on explique par là ce qui est dit dans l'Évangile, que dans le Repas où le Sauveur institue le Sacrement de la *Ste. Cène*, *St. Jean* lui dit quelque chose de secret à l'oreille. Cette situation favorisoit la confiance. Ceux qui ont

vâ

* Journ. Helvét. Septembre 1751. p 231.

vû les Sacremens du *Poussin* ont pû se faire une juste idée de la manière dont le Disciple étoit placé par raport à son Maître. Je ne doute pas que vous n'aies vû au moins les Estampes de ces beaux Tableaux.

Le Maître de la maison se plaçoit sur le Lit du bout de la Table, pour avoir l'œil à tout ce qui se passoit, & pour doner plus facilement ses ordres. Pour la Maitresse de la Maison, elle se tenoit ordinairement assise au bout d'embas. On fait au moins, que dans les anciens tems, lors que les Hommes comencèrent à se mettre sur des Lits pour manger, les Dames Romaines ne les imitèrent pas. Ce ne fût que depuis la corruption des Mœurs de la République, qu'elles prirent cette licence, & qu'elles mangèrent couchées. A l'égard des Dames Grèques, on fait qu'elles s'abstenoient de se trouver dans les Festins.

Pour les Jeunes gens, qui n'avoient pas encore pris la Robe virile, ce n'étoit guère la coutume de les inviter aux Festins. Cependant s'il s'en trouvoit quelquefois qui fussent privilégiés à cet égard, la bienséance ne leur permettoit pas d'y être couchés come les autres. Ils devoient demeurer assis sur le bord du Lit de leurs plus proches Parens.

On rangeoit ordinairement trois de ces
Lits

Lits autour d'une Table quarrée*. Le devant de la Table restoit toujours vuide, pour la comodité du service. On peut remarquer quelque chose de semblable dans le Réfectoire des Religieux. Il y a toujours un côté de la Table qui est accessible.

Vous savés, *Monsieur*, que nous raportons tout à nos manières & à nos usages. Cela fait que nous somes surpris de la situation des *Romains*, pour prendre leurs Repas. A regarder même la chose au fond, il ne paroît pas naturel ni comode d'être ainsi couchés sur de petits Lits. Cette situation ne laisse pas au Corps assez de liberté pour boire, pour manger, & sur tout pour servir. Lors encore qu'on avoit une Conversation un peu longue, la posture d'être assis semble convenir beaucoup mieux.

Pour diminuer nôtre surprise à cet égard, il n'y a qu'à faire attention, que les Peuples ont presque tous des Usages différens. Mr. *Le Gendre de St. Aubin*, Conseiller au Parlement de *Paris*, & mort en Mai 1746, s'est diverti, dans un de ses Ouvrages, à nous décrire les différentes Coutumes des Nations dans leurs Repas. Le Passage est assez curieux pour le transcrire ici.

Nous

* C'est ce qui avoit fait doner à la Sale à manger le nom de *Triclinium*,

„ Nous sommes assis sur des Sièges en men-
 „ geant, dit-il; les anciens *Romains* étoient
 „ couchés pour prendre leurs Repas. Les
 „ *Turcs* sont assis à terre sur leurs talons ;
 „ les *Japonois* sont à genoux. En nos Fes-
 „ tins une Table sert à plusieurs ; Chez les
 „ *Chinois* chacun à la sienne à part. Nous
 „ voulons nos Viandes cuites & assaisonnées ;
 „ les *Tartares* les mangent crües, les trou-
 „ vant autrement sans goût, & difficiles à
 „ digérer. Quand nous régalaons nos Amis,
 „ nous prenons place à table, les invitant à
 „ faire bonne chère par nôtre exemple. En
 „ la *Nouvelle France*, celui qui donne le Re-
 „ pas ne mange point, s'amusant à chanter
 „ & fumer, ou à entretenir la Compagnie ;
 „ & à la *Chine*, il s'absente même par bien-
 „ séance. Aux Festins solennels des Sacres
 „ des Rois de France, les Grands Seigneurs
 „ servoient à cheval *.

Cette variété d'Usages pourroit suffire pour
 diminuer nôtre étonnement sur la posture gê-
 née des *Romains*, pendant qu'ils mangeoient.
 Cependant on peut en donner quelque raison
 plus satisfaisante que le simple caprice.

On remarque donc d'abord, qu'ils le fai-
 soient à l'exemple des *Asiatiques*, qui man-
 geoient situés de cette manière; mais on
 ajoute

* Traité de l'Opinion. Tom. V. p. 511.

ajoute un autre motif plus raisonnable que la simple imitation, c'est que la coutume des *Romains* étoit de prendre le Bain immédiatement avant le Repas. On fait qu'au sortir du Bain, le Corps a besoin de demeurer tranquille. Ils se jettoient donc sur ces petits Lits, que nous apellons aujourd'hui *Lits de Repos*, & ils se faisoient servir à souper dans la situation où ils se trouvoient. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que la Sale des Bains étoit toujours proche de celle où l'on mangeoit.

Outre la raison générale de la propreté, qui engageoit les *Romains*, privés de l'usage du Linge, à se baigner fréquemment, il y avoit une raison particulière de le faire immédiatement avant le Repas, c'est que, come tout le monde fait, le Bain aiguise l'appétit, qui a besoin d'être excité dans les Climats fort chauds, come l'*Italie*. Mais si le Bain produit les deux bons effets de la propreté & de réveiller l'appétit, il a d'un autre côté l'inconvénient d'afoiblir. C'est ce qui fit préférer cette attitude à Table, come plus propre à délasser que la nôtre.

Avant que de monter sur les Lits, les Convives quitoient leurs souliers par propreté. Dans les Repas de cérémonie, on oi-gnoit les Convies d'Essences & de Parfums,

En

En sortant du Bain , on prenoit un *Habit* plus ou moins léger , selon la Saison. S'il s'agissoit d'un Festin , celui qui le donoit avoit soin quelquefois d'en fournir de magnifiques à ses Hôtes. Chez les *Romains* , aussi bien que chez les Orientaux , c'étoit une indiscretion de se mettre à table sans cette Robe.

Mais croiriez-vous , *Monsieur* , que parmi ces traits de magnificence , une ancienne mesquinerie ne laissoit pas de se soutenir & d'être toujours en usage. C'est que le Maître de la Maison ne fournissoit point de serviettes , & que chacun apportoit la sienne. Cette coutume , qui ne peut que nous blesser , se foutint long-tems même après le Siècle d'*Auguste*. *Catulle* se plaint d'un certain *Asinius* , qui lui avoit escamoté la sienne dans un Repas , & il le menace de le difamer par quelque-une de ses Poësies , s'il ne la lui renvoïe au plutôt.

Quand on alloit manger chez quelqu'un , on faisoit ordinairement apporter sa serviette par un Esclave , qui avoit soin de la rapporter en suite ; mais elle ne retournoit guère à vuide. On y mettoit assez souvent quelques Pièces du Soupé. On pouvoit même , au milieu du Repas , en envoyer à sa Femme , ou à un Ami , sans que cela parût choquant.

Pour

Pour nous, nous prononcions avec Mr. *Rollin*, que la *Serviette* arrivoit mesquinement, & qu'elle s'en retournoit d'une manière encore plus basse. Mais l'usage autorise tout.

Je ne dois pas oublier, à cette occasion, que quand un Ami, un Parent, un Voisin n'avoit pas pû venir à un Repas où il avoit été invité, on lui en envoioit des portions chez lui.

Nous avons parlé des *Serviettes*. Pour les *Napes* il n'en étoit pas question. Elles ne comencèrent à paroître sur les Tables, que sous les derniers Empereurs. On les orna même beaucoup. On y voïoit des raies d'or & de pourpre. Auparavant la Table étoit nue, & l'on avoit soin, à chaque service, de la nétoier avec une Eponge mouillée. On se piquoit d'avoir des Tables de quelques Bois précieux. On y emploioit la Racine de Bois ou d'Erable. On y mettoit des Ornaments d'ivoire ou d'Ecaïlle de Tortüe.

Il paroît que du tems de *St. Augustin*, l'usage des *Napes* n'avoit pas encore passé en *Afrique*. Pour réprimer la Médifance, à quoi l'on est assez porté à Table, il avoit fait graver en gros Caractères sur la sienne, qui étoit aparemment de Marbre, ces paroles de *St. Jaques*, NOLITE DETRECTARE FRATRES. *Mes Frères, ne médisez point les uns des autres* *.

* *Jaq. IV. II.*

A Rome un Convie avoit la liberté d'amener avec lui un Ami. Ce furnuméraire étoit appellé *Ombre*, par allusion à celle que fait le Corps, & qui le suit ordinairement. Pour ceux qui venoient d'eux mêmes, fans être mandés, ou amenés par quelqu'un, on les apelloit *Mouches*, à cause du raport qu'ils avoient avec ces Infectes incomodes, qui se fourrent par tout.

Une Coutume assez singulière, c'est que l'on donoit aux Convives, au comencement du Repas un Mémoire de tout ce qui devoit être servi, afin qu'ils réservassent leur apétit pour les Mets qui leur plairoient le plus.

Dans les Repas de Cérémonie, on éliſoit au fort un Roi, qui prescrivoit des Loix qu'on devoit observer exactement pendant le Festin. Une des principales Loix de ce Code régloit le nombre de coup qu'il faloit boire.

Des Esclaves proprement vêtus apportoient les Plats & servoient. Un Ecuyer tranchant dépeçoit proprement les Viandes; ce que des gens couchés sur des Lits n'auroient pas pû faire avec quelque aisance. Le Buffet étoit richement orné de Vases d'or ou d'argent.

Les Repas des Romains étoient ordinairement de trois Services, à peu près come
les

les nôtres. On servoit indifféremment du Poisson & de la Viande dans les bones Tables. Quelques Auteurs ont dit, que l'on començoit par une Salade de Laitües, & que la raison de cet usage, c'est la pensèe où étoient les *Romains*, que ce Légume apaisoit les fumées du Vin. Mais ce qu'il y a de constant, c'est que les Oeufs ont toujours passé pour avoir fait l'ouverture de leurs Repas. On trouve, dans les Auteurs Latins, des Proverbes qui ne nous permettent pas d'en douter *. Ces Oeufs étoient ordinairement colorés, & il y a aparence, que c'est de là que les Oeufs de Pâques ont tiré leur origine.

Le premier Service étoit donc des Oeufs, des Salades de Laitües & d'Olives. On y joignoit des Huitres du Lac Lutrin, Coquillage si renommé chez eux. On y servoit d'autres choses de cette nature, propres à exciter l'appétit. Le second Service étoit composé de Rôti & des Viandes les plus solides, parmi lesquelles, come je l'ai déjà remarqué, on entremêloit toujours quelque Plat de Poissons. Ils les aimoient si passionément, que sans ce Mets ils ne comptoient pas avoir fait bone chère. Le troisième Service étoit

K

de

Ab Ovo usque ad Ma'a, dit Horace, pour dire depuis le commencement jusqu'à la fin.

e Fruits crus ou cuits, de Confitures, & de Patisseries légères.

Une singularité, c'est qu'on servoit le dîner sur une autre Table, que celle où l'on avoit servi le fond du Repas. *Virgile* nous a fait entendre, quand il a parlé de donner les réables Présens de la seconde Table*.

Les Mets les plus délicieux pour les Romains étoient, les Paons, les Grues de Malte, les Rossignols. *Luculle* faisoit engraisser des oies, nous & moi, Monsieur, nous nous accordions aisément avec lui sur ce dernier article. Mais les Romains avoient quelquefois des Mets propres à nous blesser l'imagination. Ils mangeoient, come un Morceau de pain dur, certains Vers blancs assez épais, mais courts, que l'on trouve dans le vieux bois. Ils prenoient soin de les engraisser, comme *Luculle* ses Grives, & les servoient dans leurs meilleurs Repas.

Un goût plus raisonnable, c'est celui qu'ils avoient pour les Oies. On en mangeoit beaucoup à Rome, & c'étoit une des Volailles les plus estimées, quand elles étoient grosses. *Plin*, dans son *Traité de la Nature*, paroit fort surpris de ce qu'ils ne faisoient point de scrupule d'en manger. On fait,

* Mensæ grata, seconda dona,

fait, dit-il, que les *Romains* avoient uné vénération particulière pour les Oies, parce qu'elles sauvérent autrefois le *Capitole*, lors que les *Gaulois* vinrent une nuit pour le surprendre. Pour reconoitre ce bon office, ils ordonérent, qu'il y en auroit toûjours un certain nombre entretenues dans le *Capitole*, aux dépens du Public. La Superstition fût poussée jusqu'à offrir des Sacrifices à ces Oiseaux tutélaires. On voit, dans les Ouvrages des Pères, qu'ils ont vivement raillé là dessus les *Paiens*. Comént donc se permettoit-on, à *Rome*, de manger un Animal pour lequel on avoit de la vénération, & à qui on rendoit une espèce de Culte Religieux *?

Quelqu'un, lisant cet endroit du *Traité de la Police*, dit un peu brusquement: *Ce Commissaire ne devoit pas être si surpris de cette conduite contradictoire des anciens Romains, puis que les Romains d'aujourd'hui font quelque chose de semblable. Tout le monde sait qu'il mangent ce qu'ils vénèrent le plus.*

Mais n'en déplaise à l'Auteur de cette Remarque, je ne la crois pas juste. Vous voies bien, *Monsieur*, que la pratique de l'Eglise Romaine d'aujourd'hui ne sert à rien pour rendre raison de celle des Habitans de *Rome*,

K 2

qui

* *Traité de la Police*, Tom. I. p. 666.

qui vivoient il y a quinze ou vingt Siècles. Les anciens *Romains* étoient dans des principes tout différens. Vous connoissez le mot de *Cicéron*, qu'il n'y a point de Peuple assez insensé pour manger ce qu'il vénère d'un Culte religieux *. Pour acorder donc la conduite des *Romains* avec leur principe, on a supposé que leur vénération pour les *Oies* ne s'étendoit pas sur toute l'espèce en général, mais ne regardoit que celles dont la Race s'étoit perpétuée au Capitole. On se gardoit bien d'en manger de cette Race respectable. C'auroit été comettre un Sacrilège. Mais pour les autres on croïoit pouvoir les tuer & les embrocher, sans scrupule. D'autres, sans recourir à cette distinction, ont dit, qu'aparemment la reconnoissance pour les *Oies* se ralentit chez les *Romains* avec le tems, & que le bienfait fût totalement oublié. Ce qu'il y a de certain, c'est que long-tems avant *Plin*e, on mangeoit beaucoup d'*Oies* à *Rome*.

Le Mets le plus fastueux de la Table des *Romains*, c'étoit un Sanglier farci de Gibier & de Volaille, que l'on servoit tout entier. Cette Bête, acomodée de cette manière, se nommoit un *Sanglier à la Troïenne*, par allusion au Cheval de *Troie*. Quelqu'un a dit fort judicieusement, que la comparaison est juste.

* De Nat. Deor. L. III. Cap. 16.

Juste. Toutes ces Friandises cachées dans le Ventre de cet Animal , étoient autant d'Ennemis qu'on introduisoit dans la Place , & qui devoient lui être funestes : *Plus Gula quam Gladius* , dit le Proverbe Latin , c'est à dire que la Gourmandise tue plus de Gens que l'Épée.

En parlant des Salades des Romains , j'ai oublié de remarquer , que come nous , ils mangeoient les Asperges en Salade. Ils fa-voient , aussi bien que nous , que pour les manger bones , il faloit les cuire très peu. Nous aprenons cette petite particularité d'un mot familier à *Auguste*. Quand cet Empereur vouloit recomander qu'on expédiât une Afaire , *Il faut* , disoit-il , *n'y mettre pas plus de tems qu'à cuire une Asperge* *.

On a encore remarqué sur la manière de manger des *Romains* , que les Viandes n'étoient pas servies dans un Plat qui fût commun à tous ceux qui en mangeoient. Chacun avoit sa portion devant lui , & quelquefois même sa Table séparée. C'étoit le Maître de la Maison qui faisoit les parts , ou un Officier destiné à cette fonction , & qui gardoit toute l'égalité possible dans cette distribution.

Cette manière de manger des Anciens peut se remarquer encore aujourd'hui chez

* *Asparago citius*.

la plupart des Religieux. J'ai diné quelquefois au Réfectoire des *Chartreux*, qui mangent ensemble seulement les Dimanches & les Jours de Fêtes. La première fois que je m'y trouvai, je vous avoüe, *Monsieur*, que je fus un peu surpris d'abord du silence qui y règnoit, car on ne parle point. Il s'agit d'écouter, pendant tout le Repas, l'Homélie de quelque Père de l'Eglise, qu'un des Religieux lit, ou plutôt qu'il chante dans une espèce de Chaire. Mon étonnement redoubla, quand je vis la manière dont on étoit servi. Chaque Religieux, & les Etrangers de même; ont leur Plat en particulier, sans que l'un touche jamais à la portion de son Voisin. Bien plus, chacun à son Vin, son Eau, sa Sa-lière, & tout ce qu'il auroit s'il mangeoit seul au Réfectoire.

Cette singularité me blessa un peu à la première vue. Les Religieux, *disois-je*, doivent tous se regarder come des Frères, qui mangent à la Table de leur Père comun. Ils nous ont dit mille fois, qu'ils ne doivent rien avoir en propre, & qu'ils partagent tout avec les autres Religieux. Cependant à table chacun a, en particulier, tout ce qu'il lui faut. Nulle comunication avec les autres, pour aucun de ses besoins. Cette Fraternité ne paroît point dans le Réfectoire, il faut
l'aller

aller chercher chez les Gens du Monde, Là je vois diverses Personnes, qui prennent dans le même Plat, qui boivent du Vin de la même Bouteille, qui ont tout en comun, & qui se font des souhaits réciproques pour leur Santé. Tout marque l'union dans leurs Repas, & tout va à la cimentet d'avantage. Il semble qu'il y a donc là une espèce de renversement: Mais la raison de cette différence, c'est que les Religieux ont gardé les Usages anciens, & que dans l'Antiquité chacun avoit sa portion en particulier, qui lui étoit distribuée dès le commencement du Repas.

Il est vrai, que les *Chartreux* ont diverses singularités dans leur manière de manger, & dont il faut chercher la raison dans leur Règle, ou plutôt dans la fantaisie de leur Fondateur. Leur manière ne répond point au but que l'on a eû, en prenant de tems en tems des Repas ensemble. Ecoutons ce que dit là dessus Mr. *De la Mare*, dans son *Traité de la Police*.

„ La Religion & la Politique, dit-il, s'accordent sur ce point, que les Repas en comun sont nécessaires pour unir les Hommes ensemble. C'est dans ces occasions, disent les Philosophes, que ceux qu'une même Table rassemble, réveillent dans leurs Ames ces sentimens d'union & de

„ fociété que la Nature y avoit gravés-
 „ C'est là que la joie & les douceurs de la
 „ Converfation ouvrent les Cœurs, diffi-
 „ pent les noirs chagrins que les paffions &
 „ les diférens intèrets y avoient fait naitre.
 „ Ainfi dans ces heureufes difpofitions,
 „ les anciennes amitiés font cimentées; il
 „ s'en contracte de nouvelles, & il eft fort
 „ rare que les inimitiés n'y foient enfevelies
 „ dans l'oubli *.

Vous jugés bien, *Monsieur*, que les Repas des *Romains* ne fe faifoient pas fans boire. Il faut donc, avant de finir, ajouter quelques petites particularités fur leur Boiffon. Les Savans nous aprènent, que la coutume de *Rome*, dans les Repas, étoit d'avoir l'Eau & le Vin dans de grands Vafes, quelquefois d'Argent ou de quelque autre matière. On avoit d'autres petits Vafes apellés *Cyathus*, avec lesquels on puifoit dans les grands. On fait que cette Taffe ou Gobelet contenoit une Once & demie de liqueur, d'où l'on peut conclure, que les *Romains* ne buvoient ordinairement qu'à petits coups. Ils avoient auffi l'ufage des Verres come nous. Mais dans les Repas de plaifir, on bûvoit plus amplement. Dans ces ocafions ils buvoient à la ronde, dans une Coupe faite exprès,

* Traité de la Police, Tom. I. p. 427.

& qu'ils apelloient la *Coupe Magistrale*. Elle étoit destinée à boire la Santé des Persones qui leur étoient chères. Si c'étoit celle d'une Maitresse, la galanterie vouloit que l'on bût autant de coups, qu'il y avoit de Lettres dans son Nom.

La manière de puiser la Boisson & de la verser dans le *Cyathus*, paroît avoir été empruntée des *Grecs*. Voici ce que nous apprend un Home de Lettres fort versé dans l'Antiquité.

Il nous dit, que les Auteurs, qui ont étudié les coutumes des *Grecs*, ont remarqué que dans leurs Festins, ils emploioient un Vaisseau de figure ronde, & assez large & profond, apellé *Crater*, dans lequel les Anciens mettoient la Boisson destinée à ce Repas. C'étoit un Bassin, ou plutôt ce que nous apellerions une *Cuvette*. Le plus souvent ce Vase étoit d'Argent, & le Luxe étoit porté quelquefois jusqu'à en avoir d'Or.

Cette Cuvette étoit proprement destinée à faire un mélange de Vin & d'Eau pour la boisson des Convies. Les Vins de Grèce étoient extrêmement forts & violens; ils souffroient aisément ce mélange. La couleur n'y perdoit pas non plus. Leurs Vins étant d'un rouge fort foncé, il résultoit de ce mélange une couleur fort agréable. La portion d'Eau que l'on y mettoit, alloit toujours au de là de la moitié.

Ce mélange étoit pratiqué par les Anciens dans tous les Pais où les Vins étoient forts & fumeux. Ce n'étoit pas toujourns dans des vûes de sobriété & de fanté. Dans les Repas de divertiffement, où ils se propofoient pour l'ordinaire, de boire affez largement, il étoit abfolument néceffaire de tremper fon Vin. Sans cette précaution, on fe feroit vû bien-tôt privé du plaifir de boire, & peut être jetté par terre.

Après que le Vin étoit mêlé avec l'Eau, on le verfoit dans des Vafes à boire, ou dans des Coupes, qui répondoient au *Cyathus* des *Romains*. Ils avoient un Vafe particulier, ou une efpèce de grande Cueillère pour puiser le Vin dans la Cuvette & le verfer dans les Coupes.

Cette Coutume venoit de plus haut & étoit dûe aux *Orientaux*. Leurs Vins étoient auffi très forts & d'une couleur extrêmement chargée. Ces Peuples avoient comencé à mêler leur Vin avec l'Eau, pour les Répas de réjouiffance. Ils le méloient avec plus ou moins d'Eau, à proportion de la force.

Voiés, je vous prie, *Monsieur*, dans le Chap. IX. des *Proverbes*, l'invitation de la Sageffe, qui veut régaler fes Amis. Elle leur dit qu'elle a préparé fon Feflin, qu'elle

à immolé des Victimes, & mêlé son Vin. C'est ainsi qu'il faut traduire au lieu de lui faire *mixture* son Vin, come nos anciennes Versions. Cela donoit l'idée d'un Vin relevé par des Epiceries & des Aromates, à peu près come l'*Hipocras* du tems de nos Pères. Vous trouverez plus digne de la Sagesse, c'est à dire de la Vertu & de la Religion, de nous tremper nôtre Vin, que de chercher à flater nôtre goût par quelque Liqueur fort composée. Vous voies, en finissant, que la Question que vous m'avez proposée, & qui vous paroiffoit simplement curieuse, nous éclaircit encore des Textes de l'Écriture Sainte.

Je suis... &c.





A M. G****. SUR L'ETUDE DES BELLES-
LETTRES ET DE LA POÉSIE.

Prens , au lieu d'un Platon , le Guidon des
Finances.

BOILEAU.

Vous voulés donc , *Mon cher Ami* , de-
venir Poète , & courir la Carrière du
Bel Esprit , si pleine d'Écueils ?

Cette Mer où tu cours est féconde en Naufrages.

Je ne fai si vous conoissés bien tous les dangers & tous les inconvéniens de cette entreprise. Permettés moi de vous les représenter : Mon âge & mon expérience me donnent droit de vous donner des Conseils ; vôtre Jeunesse les rend nécessaires , & j'espère que la confiance que vous avés en moi , & vôtre docilité les rendront utiles.

Quand on se propose un but , il faut conoitre les différentes routes qui y conduisent , pour choisir la meilleure , & s'assurer du succès. Il faut ensuite s'armer d'un noble courage , pour ne pas demeurer en arrière , & pour franchir tous les obstacles qui s'oposent à nos progrès. On doit enfin , faire les
provi-

provisions nécessaires pour un Voïage long & difficile, dans lequel, au lieu des Fleurs qu'on se promettoit de cueillir, on ne trouve guères que des Ronces & des Epines. Ces généralités ne seront pas capables, ni devons instruire, ni de vous rebuter. Entrons dans le détail. Des Réflexions particulières sont les seules qui puissent vous éclairer, & vous convaincre des difficultés & du péril de votre Projet; ma tendre Amitié m'en fait craindre l'exécution, & voudroit vous en épargner la peine.

Ne vous imaginés pas, qu'il soit aisé de devenir Bel Esprit, & de se faire un Nom dans la République des Lettres. Une chose qui seroit bien capable d'éteindre, ou de diminuer du moins nôtre émulation, c'est de voir que les premières places, dans tous les Genres d'écrire, & dans tous les Arts, sont déjà prises, & que nous ne pouvons aspirer, tout au plus, qu'à marcher sur les traces de nos Prédécesseurs, & à jouer les seconds Rôles. Pouvons nous espérer d'écrire aussi bien que *Bossuet*, *Pascal* & *Fénelon*? Pouvons nous égaler *Molière*, dans le Comique, *Corneille*, ou *Racine* dans la Tragédie? Ceux qui sont venus après eux, quoi qu'ils eussent beaucoup d'esprit & de conoissances, n'ont pû les suivre, que de loin: *Voltaire*
&

& *Crébillon*, malgré la supériorité de leurs Talens, n'ont pû parvenir qu'à en aprocher de plus près, & à laisser, entre ces grands Génies & eux, moins de distance que leurs Rivaux. Mais lors même que vous series assez heureux, ou assez habile, pour réussir, aussi bien que *Corneille* & que *Racine*, il suffit qu'ils vous aient devancé pour être regardé come vos Supérieurs, & come vos Maitres: Ils ne quitteront pas le Poste qu'ils occupent sur le Parnasse, pour vous le céder; & lors même qu'ils auroient cette complaisance, la Postérité s'y opposeroit, & vos Contemporains, acoutumés à admirer ces grands Homes, & à leur décerner l'honneur des premières Places, vous en feroient bien-tôt descendre, pour les y faire remonter. J'en pourroit dire de même de *Despréaux* dans la Satire, de *la Fontaine* dans les Fables, de *Rousseau* dans l'Ode, dans l'*Epigramme* & dans les Epitres de *Chaulien* & de *Gresset*, dans ces Vers légers & badins, dictés par les Jeux & les Ris, plus agréables souvent qu'une Poésie noble & sublime, & pour le moins aussi difficiles. Croiés moi, n'envions point,

*Ces vains L'auniers, d'épine envelopés,
Et que la Foudre a tant de fois frapés.*

Pour réussir, même médiocrement, dans-
tous

tous ces Genres , qu'elle étude suivie & profonde ne faut-il pas faire ? Quelle intelligence de la Langue , de l'Histoire & de la Fable , ne faut-il pas acquérir ? Quelle connoissance ne doit-on pas avoir des bons Auteurs, Anciens & Modernes , moins pour les imiter fervilement , que pour profiter de leur goût & de leurs lumières ; & même pour ne pas répéter ce qu'ils ont dit , mieux que nous ne pourrions le dire nous mêmes ? Les Sciences même , qui paroissent les plus étrangères à la Poésie & aux Belles-Lettres , servent à les orner , & à les embélir : Ce sont des Matériaux nécessaires à l'Edifice , & qui servent à le rendre , ou plus solide , ou plus agréable. Mais que vous reviendra-t-il de ces Recherches & de ces Travaux ! Apprenés le nous , Homes célèbres , dont les Muses ont immortalisé les talens. Vous chantés , & presque Personne ne daignoit vous écouter. A peine la Renommée , a-t'elle tiré vos Noms de l'oubli , que l'Envie tâche à les flétrir , ou que la Critique fait des efforts pour les replonger dans les ténèbres. Votre réputation est contestée pendant votre Vie , & son éclat ne sauroit percer la nuit de vos Tombeaux. Le fameux *Milton* , le grand *Homère* , n'ont jamais joui du bruit flateur de leur Renommée. Celui à qui plusieurs Villes se dis-

pu-

putoient l'honneur d'avoir donné la Naissance, celui auquel elles ont élevé de superbes Mausolées, trouvoit à peine un azile pendant sa Vie, & le lieu de son Sépulcre étoit ignoré, même de ses Compatriotes. L'Illustre *Cornelle* est mort pauvre, quoi que *Boileau* ait publié que *LOUIS XIV.* avoit tiré *Phébus* de l'Hôpital. Le célèbre *Rousseau* a été attaqué par la noire Envie, tant qu'il a vécu. La Pauvreté l'a acompagné jusqu'à la mort; & il n'a pas laissé de quoi faire ses Funerailles. Le Parnasse rétentissoit du bruit de ses louanges; les Muses chantoient ses éloges, & il vivoit dans l'ennui & dans la misère. Voiés l'ingénieux *Ovide*, exilé chés les *Sarmates*, *Bussi Rabutin*, Prisonnier dans la Bastille, perdant ses Titres & ses Emplois, & relégué dans l'obscurité d'une Campagne. Voiés encore l'Illustre *Voltaire*, comblé des faveurs d'un grand Roi; bien-tôt après dans la disgrâce, ne sachant où trouver un azile, & réduit à chercher une retraite, dans cette même Patrie, qu'il a décriée dans ses Ouvrages.

Après cela, *Monsieur*, desirés vous encore de devenir Poëte & Bel-Esprit? Pourrés vous vous résoudre,

A tous plaisirs constamment renoncer;
Le Jour écrire, & la Nuit effacer.

! *Votus*

*Vous verra-t-on, sublime Misantrope,
Fuir les Humains pour Juivre Calliope.*

ROUSSEAU.

Qu'il est doux, qu'il est sensé, de perdre son sommeil, sa santé, la Vie même, peut-être, pour aquérir une Réputation douteuse, ou très bornée, & pour parvenir à une Immortalité très incertaine, & que nous ne goûterons point, parce que nous n'en ferons jamais instruit !

Comparés l'état d'un Savant, ou d'un Home de Lettres, à celui d'un honête Home qui a la délicieuse satisfaction de s'aquiter de tous les Devoirs de la Vie Civile, que son Travail & ses Fonctions mettent dans l'heureuse situation de faire du bien, qui se voit chéri & estimé de ses Compatriotes & qui vit content dans le sein de sa Famille. Après cela ne dirés vous pas come *Rousseau*.

*Muses, gardés vos faveurs pour quelqu'autre.
Ne perdons plus ni mon tems ni le Vôtre.*

Je ne ferai plus, Monsieur, que trois ou quatre Remarques qui me paroissent mériter votre attention. Lors même que vous vous distingueriés par votre Esprit, & par vos Talens, on ne matiquetoit pas de vous disputer ce frivole avantage. On ne croit pas aisément qu'un Home, qui n'a rien qui l'é-

lève au dessus des autres , & qui est peut-être leur inférieur , en naissance , en titres , & en richesses , puisse être leur supérieur du côté du Génie & des Connoissances. Nous comptons pour beaucoup aux Anciens d'avoir été Citoyens d'Athènes , ou de Rome ; d'avoir vécu deux ou trois mille Ans avant nous , ou d'être nés à deux ou trois cent lieues de notre Patrie : Ils étoient trop loin de nous , pour nous faire ombrage. Mais des Contemporains , des Compatriotes , qui sortent , pour ainsi dire , de la poussière , qui n'ont pas encore un Nom , qui n'ont pour toutes Dignités que leur mérite , hù ! nous les jugeons à la rigueur ; il nous est permis d'examiner tous leurs défauts , de relever leurs foiblesses , pour les mettre à notre niveau , ou les abaisser au dessous de nous. Il faut qu'un Homme soit bien grand , si nous ne le rendons pas petit , à force de le mesurer. Il faut qu'il ait fait des Actions bien grandes , ou des Ouvrages admirables , si l'on daigne jeter les yeux sur lui.

Rien n'est plus dangereux qu'un Nom trop tôt connu.

Dès que la Nouvelle est semée

Qu'aux pieds du Mont Sacré vous êtes parvenu.

Soudain de mille Auteurs la Troupe envénimée

Pour vous mieux décrier vous prête leurs travers ;

Et du plus noir Venin dont l'Envie est armée

Leur Essaim infecte les Airs.

Dès

Dès qu'une fois on a osé paroître sur le Parnasse les regards de l'Envie sont fixés sur Vous. Cesse-t'on d'écrire, & descent-on du Théâtre, on dira que vous sentés vôtres foiblesse, & que vous n'avez plus la force de vous y soutenir : Si vous ne vous surpassés pas vous même, par de nouveaux Chefs-d'œuvre, on assurera que vôtres Génie baisse, & si vous continués à écrire, quelque bien que vous le fassiez, on citera en preuve vos propres Productions. Enfin, quelque parti que vous preniés pour confondre la malignité des Censeurs & les faire taire, vous ne sauriés y réussir. La Critique a toujours plus de moiens de vous nuire, que vous n'en avés de lui imposer silence. Le malheureux *Cassaigne* en fût la Victime; quoi que Membre de l'Académie *Françoise* & Home de mérite, il ne pût soutenir la confusion de voir son Nom placé injurieusement dans les Satyres de *Boileau*; la Tête lui tourna, & il falut l'enfermer.

Combien d'autres victimes innocentes ce Poète satirique n'a-t'il pas sacrifié sur l'Autel de la Critique ! *Quintaut*, n'a pû parer le coup, que par la supériorité de ses talens.

Chapelain & *Ménage* ne manquoient ni d'esprit, ni de savoir. *Perrault* étoit très estimé de Ceux qui le conoissoient. *Cotin*, même,

le malheureux *Cotin*, dont le nom revient si souvent avec une tâche d'ignominie, dans ces Satires, avoit fait de bones études, & avoit de la délicatesse & du Génie : Mais avec ses talens, voudriés vous lui ressembler & avoir son fort ? Ne vaut-il pas mieux rester dans l'obscurité que d'avoir un Nom que la Malignité a rendu fameux en le fletrissant ?

*Tien toi seur qu'en rime, qu'en prose,
Celui n'écrit aucune chose.*

Duquel l'Ouvrage on ne lit point.

Suposons encore que vous échapiés à la jalousie de vos Rivaux & des Censeurs, & que l'on parle favorablement & de Vous & de vos Ouvrages ; Qu'est ce qu'une réputation qui ne sortira peut-être pas de l'enceinte d'une petite Ville, ou qui sera bornée par un Fleuve ou une Montagne ? Combien d'Ecrivains *Allemands* ou *Suédois*, dont le nom n'est pas parvenu jusques à nous ! Lors même que vôte réputation seroit plus étendue, pourriés vous vous flater, quelle fût durable & immortelle ? Combien d'Auteurs, autrefois très estimés, qui n'ont eû qu'une réputation passagère ? Elle a passé aussi vite, qu'une brillante lueur : Leur nom même est presque ignoré. Avés vous entendu parler de *Gombaud*, de *St. Amant*, de *Bois*
Ro-

Robert, l'Ami & le Poëte favori du Cardinal de *Richelieu* ? A peine conoit-on encore *Balzac*, & *Voiture*, qui étoient les Oracles de leur tems. La Renommée semble vouloir éfacer leurs noms, du Temple de mémoire, come elle a raié ceux de *Ronsard*, de *Bertaut*, & de *Des Portes*.

Ne vaut-il pas mieux, *Monsieur*, se renfermer dans un Cercle d'un petit nombre d'Amis, Gens d'esprit, & éclairés, & se contenter de leur approbation ?

*On n'a point à souffrir d'affront, ni d'injustices ;
Et du Peuple inconstant on brave les caprices.*

BOILEAU.

Faisons nous un Amusement, & non une occupation, du plaisir inocent d'écrire & de composer. Je suis bien éloigné de blamer un exercice si légitime, si agréable, & même si utile, que je le mets au dessus des Richesses & des dignités; je ne condamne qu'un Amour excessif de la Gloire & une soif immodérée des Louanges, mandrées par la Vanité, & distribuées par la Flaterie.

Ariste passeroit pour Bel-Esprit, s'il n'eût pas voulu le paroître. Il jugeoit des Ouvrages des autres, & en jugeoit bien : Il a éfaié d'en faire ; & l'on s'est écrié, *N'est-ce que cela !*

Eudoxe est un grand Prédicateur ; chacun le dit : Les Temples les plus vastes sont trop petites quand il prêche, la netteté de sa voix, la force & la grandeur de ses pensées, l'énergie de ses expressions, ne laissent ni sentir ni apercevoir des termes impropres, des tours forcés ; les grandes beautés, entraînent l'Auditeur, trop plein d'admiration pour examiner les petits défauts. *Eudoxe* est un Père de l'Eglise, j'ai presque dit, c'est *St. Paul* qui prêche aux Athéniens. Mais frappé lui même de l'éclat de sa réputation, voulant l'étendre au loin, il fait imprimer quelques Sermons ; le Lecteur les lit de sang froid ; il n'est plus subjugué par la récitation du Prédicateur, qui n'a pu faire imprimer sa Voix ni son Geste.

Enfin, *Monsieur*, l'Impression est une Pierre de touche bien redoutable : Il n'y a que le bon Or qui soit à l'épreuve ;

Chacun à ce Métier,

Peut perdre impunément de l'Encre & du Papier ;
Mais sur le Parnasse, non plus que sur le Théâtre

On ne fait pas de faciles Conquêtes

On trouve à nous siffler des bouches toujours prêtes.

Voiture disoit au Prince de Condé.

Hà Seigneur, c'est bien peu de chose,
Qu'un demi Dieu quand il est mort.

On

On en pourroit dire de même d'un Savant & d'un Bel-Esprit ; non seulement ils sont oubliés après le trépas , mais il est très rare encore , qu'ils soient fort renommés pendant leur vie , à moins qu'ils n'aient de grands Protecteurs , & qu'une puissante Cabale ne brigue en leur faveur.

*Avant qu'un peu de Cendre obtenu par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beau traits , aujourd'hui si vantés ,
Furent des sots Esprits à nos yeux rebutés.*

B O I L L E A U .

Combien n'eût-il pas de peine à obtenir la permission de jouer ses meilleures Pièces , & plus encore celle de les faire imprimer ! Eus-
siés vous les plus beaux Talens, vos Ouvrages fussent ils parfaits , s'ils ne sont pas au gré du Censeur des Livres , si vos idées ne sont pas conformes à ses sentimens , ou à ses préjugés , si vous refusés d'y adhérer , par amour pour la Vérité , & parce qu'il est indigne d'un Home de Lettres de mettre son Esprit dans la servitude , & d'assujettir sa Plume à une Main étrangère , enfin si vous voulés faire usage de votre raison & de votre liberté , n'espérés pas de vaincre les obstacles que l'Examineur osera à la publication de vos Ouvrages. Il les condam-

nera despotiquement à l'oubli & ne donnera que son caprice pour règle de ses décisions ,

Que les Mortels sont fous de rechercher la gloire

A laquelle on aspire en vain ;

Le Temps , une éponge à la Main ,

Efacera nos Noms du Temple de Mémoire :

Des Eloges pompeux qu'a consacré l'Histoire

A peine reste t'il un vestige incertain.

Mr. l'Abé de Bernis a bien exprimé le néant de la Gloire, dans ces Vers :

Sans jouir du présent , vivre pour l'avenir ,

S'immoler aux races futures ,

D'un travail épineux endurer les tortures ,

Laisser quand on n'est plus un foible souvenir ,

O ! Chimère d'Orgueil ! Objet , vain & frivole !

Des Aveugles Mortels , O méprisable Idole !

Cependant tel est le foible des Hommes , leur orgueilleuse modestie a besoin de témoins & de spectateurs. *La Vertu même n'iroit pas loin , si la Vanité ne lui tenoit compagnie* dit un Home illustre. Cicéron disoit , que l'honnête Home n'agit point par ostentation , & qu'il ne fait jamais rien d'indigne de lui. Mais où trouver une Probité si délicate ?

Il est presque aussi difficile de faire des Ouvrages digne d'être lus , que des Actions dignes d'être célébrées. Après tout , que perdons nous en restant dans l'obscurité ! Savans & Ignorans une destinée commune nous attend :

attend : Un profond abime englouti également nos Talens , nos Connoissances , & nos Noms. Dans le sein de la Terre , nous ferons également fourds à la Louanges & à la Critique ; *Racine* ne s'embarasse guères aujourd'hui , si on l'élève au dessus de *Cornelle* , ou si on le place au dessous. La meilleure étude , celle qui est la plus utile , mais qui est aussi la plus difficile , c'est de chercher à se conoitre , pour devenir Homme de bien ;

*Qu'un Home est miserable à l'heure du trépas ,
Lors qu'ayant n'eglige le seul point nécessaire ,
Il meurt connu de tous , & ne se conoit pas.*

Aspirons à une Gloire plus pure , plus durable , plus sublime , que celle que nous ne devons qu'aux Talens , à l'Esprit ou aux Connoissances , qui presque aussi fragiles que les Dignités & que les Richesses , dépendent d'un Sang plus ou moins subtil , ou d'un Mécanisme qui peut varier & s'alterer chaque jour.

Quand vous auriez étudié toutes les Sciences , & que vous ignoreriez la Connoissance de vos Devoirs , en seriez vous plus heureux & plus digne d'estime ? *Malherbe* , célèbre par son talent pour la Poésie , dit , peut-être , en badinant ; *qu'un Poète n'étoient pas plus utile à la Societé qu'un bon joueur de Quilles.*

S'il

S'il a dit cela sérieusement , il s'est dégradé & condamné lui même , puisqu'il a pratiqué cet Art toute sa vie. Il ne vouloit sans doute parler que d'un simple & mauvais Versificateur , dont tout l'emploi est de cadencer des Périodes , de mesurer des Syllabes , & de coudre une Rime à une Rime ; mais on ne sauroit le dire de la bone Poésie , qui donne du prix & du lustre aux plus grandes Vérités , par la manière noble & sublime dont elle les exprime , & qui s'élève ainsi jusqu'à la plus haute Eloquence. C'est ainsi que la Géométrie ne mesure des lignes & des surfaces & ne s'enfonce dans de profonds Calculs , que pour nous conduire à l'évidence.

Mais je suppose , que vous réussissiez aussi bien dans les Belles Lettres & les Sciences que vous le désirés , vous trouverés toujours des Critiques & des Censeurs , & la plus petite Critique vous fait plus de peine , que l'Eloge le plus étendu & le plus délicat ne vous feroit de plaisir. Voulés vous être Inventeur & doner du Neuf , on vous taxera d'orgueil , ou de singularité ; marchés vous dans les routes batües , on vous acusera d'être trivial & de doner dans les Lieux comuns. Votre stile est-il mâle & nerveux , on dira qu'il est dur & pesant ; est-il fin & délicat , on dira , qu'il manque
de

de nerf & de force. Si vous loués, on dira que l'Eloge est grossier & fades que vous loués trop, ou que vous ne loués pas assez. Donés vous, malheureusement, dans le goût critique, quelque Moderé & équitable que vous soies, vous soulèverés contre vous tous ceux que vous osés toucher; vous passerés pour un Esprit caustique & mordant; on rira peut-être de l'Ouvrage, mais l'on blâmera l'Auteur. *Boileau* s'est repenti plus d'une fois de ses Satires.

Du Parnasse François ce fameux Satirique

Rongit de ses traits odieux;

Et d'avoir du Venin de la veine caustique

Prophané la Langue des Dieux.

Comment pourrions nous échaper à la Critique? Il y a des Momens malheureux, où le meilleur Ecrivain ne compose, en quelque sorte, que malgré *Minerve*, & où il est forcé de se condamner lui même. L'Envie & la malignité lui reprocheront aigrement ces Enfans foibles & infortunés, & par une aveugle injustice, elles tâcheront de détourner les yeux du Public des meilleures de vos Productions, pour les fixer sur ces Ebauches imparfaites & défectueuses.

Enfin, *Monsieur*, tout ce qui n'entre pas dans le train ordinaire de la vie, ce qui ne paroît pas d'une utilité sensible & générale, est traité

traité de folie par le comun des Homes. Il vous fera permis de perdre vôtre tems à la Promenade, au jeu, & à d'autres divertissemens auffi frivoles; mais on ne vous pardonera point de vous amuser à la Poësie. Vous aurés beau dire come du *Cerceau*,

Je fais des Vers quand d'autres ne font rien.

Vous aurés beau alèguer l'exemple des plus grands Homes de *Grèce*, de *Rome*, & de *France* même, qui n'ont pas crû se dégrader ni s'avilir, en descendant quelquefois sur le Parnasse pour y cueillir des Fleurs. Vous serés condamné arbitrairement & sans rapel. Vous allés me dire, que le maniemment des Affaires n'est pas incompatible avec la culture de l'Esprit; que l'Etude le rend plus pénétrant plus juste & plus vaste; que les Beaux-Arts, l'ornent le perfectionent & l'ennoblissent; qu'il y a plus de vraie grandeur à étendre les bornes de l'Esprit humain que celles d'un Empire; que si chaque moment de nôtre vie est un pas vers l'Eternité, les Talens & les Conoissances nous en rendent dignes, & nous l'ouvrent en quelque forte; tous ces beaux Discours ne convertiront point les Incrédules, ni les Partisans d'une douce & paisible Ignorance.



LE SPECTATEUR

DES INTERESSE',

X. DISCOURS.

*Ipsa quidem Virtus pretium sibi ; solaque late
Fortune securo nitet , nec Fascibus ullis
Erigitur , plausuque petit clarescere vulgi.
Nil opis externæ cupiens , nil indiga laudis ,
Divoitiis animosa suis , immotaque cunælis
Casibus , ex altâ mortalia despicit arce ;
Attamen invitam blandè vestigat & ultro
Ambit honos.*

CLAUDIAN. *in Consulatu Manli Theod. V. t.*

La Vertu est à elle même sa récompense ; elle brille d'un éclat , qui n'a rien à craindre des coups de la Fortune , & qui ne peut être relevé par les Faixceaux Consulaires. Elle ne cherche pas à s'il-lustrer par les applaudissemens du Vulgaire ; elle ne desire rien qui lui soit étranger ; la louange lui est inutile. Fièrè de ses propres richesses , elle abaisse avec mépris ses regards sur les affaires des Mortels. Cependant la Gloire la cherche , la suit , malgré elle , & s'y atache avec complaisance.

VOilà donc vôtre Langage , *Stoïques orgueilleux* , vous affectés de dédaigner tout ce qu'estiment les autres Hommes ; vous méprisés leurs éloges , que vous ne pourriés ,
dites

dites vous , aquérir qu'en ne les méritant pas. Vous croiés , par vos sentimens fastueux , vous élever au dessus de l'Humanité; vous vous mettés peut-être au dessous. Que savés vous , si mépriser la Gloire , ce n'est point manquer d'une Vertu ? Je fai du moins qu'en détruisant l'amour de la Gloire , on détruiroit la source des plus grandes & des plus belles Actions ; & que , si la louange n'est point le plus beau motif de nos Vertus , elle en est du moins la récompense la plus magnifique.

Tous les lieux comuns des Contempteurs de la Gloire tombent d'eux même , quand on vient à examiner leurs Actions. Plus ils ont pris de peine à décrier le desir de la louange , plus on les en voit avides.

Considerés ce Poete , qui fait une Ode contre le desir de l'estime , cet Orateur qui déclame contre une affection si naturelle , ce Philosophe qui la détruit par des Argumens subtils ; ils mettront leur nom à la tête de leur Ouvrage , * ils se feront un secret plaisir de l'entendre louer. Le Poète se représentera la

* Ipsi illi Philosophi , etiam in illis Libellis , quos de contemnenda Gloria scribunt , Nomen suum inscribunt ; in eo ipso in quo predicationem , nobilitatemque despiciunt prædicari se ac nominari volunt. Cic. pro Arch. C. II.

la Postérité amusée & instruite par ses Ecrits, & jettera dédaigneusement un regard plein de vanité sur les Comentateurs occupés à l'obscurcir : L'Orateur verra un Peuple entier, les yeux fixés sur lui, & entraîné par le torrent de son éloquence. Le Philosophe contempera, non sans un secret retour sur lui même, la partie la plus éclairée du Genre-Humain, qui s'occupe de ce qu'il a pensé, & qui lui done un rang parmi les Sages, qui ont instruit les Hommes : Tous se plaisent à s'entendre louer, & jouissent, en espérance, pendant leur Vie de l'estime de la Postérité.

Ne m'objectés pas cet humble Homme de bien, qui cache ses bons Actions come les autres en cachent de mauvaises. Il est vrai qu'il craint l'ostentation, mais de plus grands motifs étouffent chez lui la vanité; & même s'il cache le détail de ses œuvres pies, il est bien aise qu'on le croie en général charitable & compatissant.

Certainement, malgré les déclamations, malgré le vain étalage d'une Philosophie sophistique, il suffit d'être Homme pour souhaiter d'être loué des Hommes; & quelque nombre de faits, d'observations & d'expériences qu'on puisse recueillir, il en résultera toujours que l'amour de l'estime est une

Vertu, ou une foiblesse inféparable de l'Humanité.

Je parle de faits, d'observations & d'expériences, parce que je veux rechercher la source de cet amour de l'estime, & que je prétens analyser ce point de la Théorie de l'Homme, comme l'on suit un Phénomène de Physique.

Comme tout est dit, j'interroge mes Dévanciers; & je trouve d'abord les Métaphisiciens à sentiment, qui disent, que les Hommes aiment l'estime, par un instinct naturel; que chacun sent au dedans de soi le desir inné de l'estime; & que c'est un fait dont il ne faut pas trop chercher la cause. Ceux qui sont capables de se contenter de cette manière d'expliquer les choses, peuvent s'arrêter ici; les voilà satisfaits; ils savent que les Hommes desirent l'estime, parce qu'ils la desirent.

Une autre espèce de Métaphisiciens, qu'on pourroit appeler les Dévots de la Philosophie, étalent, avec un singulier plaisir, les avantages de l'amour de l'estime; c'est le desir d'être loué, disent-ils, qui retient tant d'Incrédules obstinés dans le devoir; c'est la soif de la louange, qui oblige ce Cœur pusillanime à affronter les dangers les plus éminens; c'est pour être estimé,

qu'

que ce vieux Scélerat bâtit des Temples & des Hôpitaux &c.*. Ces Philosophes, après avoir prouvé que l'amour de l'estime est un sentiment utile & nécessaire à la Société, (ce qui n'est pas incontestable) en concluent, que Dieu lui même en est l'Auteur, & que c'est lui qui a voulu mettre ce frein à la malice humaine.

Cette explication prévient d'abord, par un air de piété, qui frappe & qui plait; d'ailleurs elle est facile à trouver, applicable à bien d'autres occasions, & une pareille raison, une fois donnée, on se fait une sorte de scrupule d'en chercher une autre.

Malheureusement cette façon de philosopher n'est pas aussi solide qu'elle est pieuse; elle ne satisfait pas autant la Raison que la Paresse. Dieu l'a voulu, disent-ils. Eh! sans doute, il l'a voulu, tout come il a voulu, que nous vissions par nos yeux, & que le feu produisit de la chaleur. Mais quand on a dit, Dieu veut que les Hommes aiment à être estimés, on n'a pas plus expliqué ce sentiment, qu'on n'a fait un Cours d'optique, quand on a dit, Dieu a voulu que les

M

Ame,

* Ceux qui voudroient suplérer à cet &cætera, par une éloquente tirade, n'ont qu'à lire le II. Chap. de l'Oraison de Cic. pour Archias.

Objets éclairés fussent aperçus de nôtre Ame, par le moien de nos yeux ; ou qu'on n'a expliqué l'action du feu sur nos Corps, pour avoir dit, Dieu a voulu que le feu produisit de la chaleur.

En éfet, Dieu peut exécuter ses intentions sur les Créatures, ou en leur manifestant sa volonté si elles sont capables de la conoitre ; ou en agissant immédiatement sur elles par sa puissance ; ou enfin en enchainant tellement les causes & les éfets, que ses volontés s'exécutent par une suite de l'opération des unes sur les autres. On ne fauroit dire, que les Homes aiment l'estime, parce que Dieu leur a comandé de l'aimer : Cela seroit absurde. On ne dira pas mieux que ce soit une Action immédiate de la Puissance de Dieu ; ce seroit détruire l'essence de l'Homme, introduire, sans nécessité, une Action particulière & continuelle de la Providence, & faire la Divinité, indiféremment, Auteur du Bien & du Mal ; qui peuvent être également produits par l'amour de l'estime, suivant les préjugez de ceux à qui l'on se donne en spectacle. Le même Principe produisit le Règne de TITUS & celui de CHARLES XII. Il faut donc nécessairement remonter des éfets à une cause ; & pour conoitre l'Homme intérieur, il est nécessaire de l'anatomiser,

comé on anatomise le Corps humain, pour expliquer ses sensations & ses mouvemens.

C'est ce que se flatent d'avoir fait les Epicuriens, anciens & modernes, qui disent avec tous les Philosophes, que le principe unique des Actions humaines est le desir du bonheur, ou la crainte du malheur; mais qui ont cela de particulier, qu'ils ne font consister ce bonheur, que dans les plaisirs des Sens. Plaisirs que l'Imagination anticipe, qu'elle amplifie, lors qu'ils sont présens, & qu'elle rapelle lors qu'ils sont passés. De ces deux principes, les Sens & l'Imagination, ils déduisent toutes les Actions humaines. Voions coment ils expliqueront l'amour de l'estime.

Un Artiste cherche à devenir célèbre; c'est que par là il obtiendra un meilleur & un plus prompt débit de ses Ouvrages; il s'enrichira; il se procurera du plaisir & du repos; il évitera des maux & des douleurs: C'est à quoi lui servira encore une réputation de probité. Il ne faut donc pas s'étonner, qu'il cherche à faire estimer son mérite.

Un Home à talens, un bon Ecrivain, cherchent à s'illustrer; ils ne veulent que de la Gloire; ils méprisent l'Argent: C'est que la Gloire leur procurera des liaisons; ils se feront des Amis, qui leur donneront du

plaisir , ou leur épargneront de la douleur.

Jusques là , & c'est beaucoup , les *Epicuriens* ont tout expliqué ; mais voici un nouveau Phénomène , qui les embarrassera peut-être. ALEXANDRE sort de son Roïaume , avec une poignée d'Homes , soumet l'*Asie* , en la parcourant , souffre des fatigues inouïes & s'expose au danger d'une mort oruelle : Quels plaisirs alloit il chercher , qui puissent le dédomager de tous ces maux ? Il se mettoit , dirés vous , en possession d'un Pais délicieux. Mais ce n'étoit pas là son but ; & si ce l'eut été , pourquoi auroit-il envié à son Père la Gloire de conquérir , & que lui auroit importé de vaincre lui même , pourvû qu'il jouit de la Victoire ? Il se peut qu'il aimât le plaisir de la Table ; il se plaisoit à monter à cheval , à manier des Armes ; mais il trouvoit tout cela en *Macédoine* ; & n'ayant encore aucune idée des Délices Persanes , il pouvoit se satisfaire aisément , sans sortir de chez lui , sans fatigue involontaire , sans danger.

Pourquoi donc fait-il tant de choses surprenantes ? C'est afin , que s'il naît jamais un nouvel *Homère* , il ne rougisse pas de le prendre pour son Héros , & qu'un Poème écrit sur les Exploits d'*Alexandre* soit admiré dans tous les âges.

- Triom-

Triomphés donc, *Philosophes Mistiques*. Dites nous, que l'Homme desire la Gloire & l'Estime, à cause du charme naturel qu'il y trouve, qu'il les desire par elles & pour elles... Mais non; les *Epicuriens* ont encore une réponse à vous faire. Voici come ils expliqueront la manie des Conquérans. On leur a représenté, dès leur Enfance, l'estime des Homes, come un moien sûr & unique de se procurer du plaisir; le mépris, l'obscurité & la honte, come les avantcoureurs des insultes & du mal. Les préjugés de leur état, les défauts de leur éducation, la séduction des Flateurs, ont vicié ces impressions; ils se sont fait une fausse idée de la Gloire, & se sont insensiblement acoutumés à la confondre avec ses éfets; & par une bisarerie de leur imagination, le plaisir, qui leur faisoit desirer la Gloire, est devenu come étranger à leur conduite, & ne se trouve tout au plus, que come un foible accessoire dans les motifs de leurs Actions *; a peu

M 3

près

* Cette explication ne manquera pas de paroître absurde, à ceux qui n'ont jamais étudié l'Humanité; mais quiconque s'est appliqué à fonder les replis du Cœur humain, pourra bien ne pas entrer dans cette idée; il ne sauroit cependant s'empêcher de reconnaître, que nôtre imagination nous jouë par des prestiges encore plus extraordinaires: C'est par un de
ses

près come dans une Montre, le Ressort, qui est la moins aparente de toutes les piéces, ne laisse pas d'être le mobile de toute la Machine; ou pour faire une comparaison plus juste, la Bombe, une fois sortie du Mortier, continue à se mouvoir, brise & renverse tout, quoique on ne voie plus en elle le principe de son mouvement. La comparaison est d'autant plus juste, que dans le Conquérant, come dans la Bombe, il y a un principe intérieur de destruction, je veux dire cette impatience, cette agitation du Sang & des Esprits, cette inquiétude qui fait le tempéramment bouillant & le caractère remuant & hardi, cette même chaleur qui produit l'étourderie dans un Jeune-Homme, & qui, portée à son dernier point, devient rage & fureur. On voit bien que cela rentre encore dans la Doctrine d'*Epicure*.

Suivant cette Doctrine on expliquera facilement pourquoi ceux qui ont été mal élevés préfèrent le plaisir à la réputation; ils suivent l'impression de la Nature. On expliquera de même pourquoi un Auteur publie sous son nom les Ouvrages d'autrui; puisqu'il n'y a rien de réel dans la réputation qu'il pré-

ses jeux que l'Avare cherche d'abord l'Argent, pour le plaisir d'en faire usage; & ensuite pour la satisfaction de ne s'en pas servir.

prétend aquerir par cet artifice , il faut qu'il ne cherche que les avantages atachés à la réputation. On s'étonera peut-être , que je m'étende à exposer ce qu'a pensé , ou ce qu'auroit pû penser là dessus une Secte ancienne, détruite de nos jours. Je fouhaiterois qu'il n'y eût point d'*Epicuriens*, parce que je crois leur opinion fausse dans son principe & dangereuse dans ses conséquences. Mais je ne saurois le nier , j'irai plus loin , quelque dangereux que soit le Dogme de ceux qui rapportent toute la Morale au seul plaisir , il seroit nécessaire , de s'y arrêter , s'il pouvoit satisfaire à tout.

Mais quand je considère , qu'un grand nombre de ceux qui recherchent le plus la Gloire , estiment peu ce qu'on pensera d'eux pendant leur Siècle , & qu'ils ne cherchent que l'estime de la Postérité ; quand j'en vois quelques autres mériter les louanges de Gens , qui ne peuvent rien pour eux , qui ne leur procureront jamais aucun plaisir , qui ne leur épargneront pas la moindre douleur ; quand je vois encore d'autres Phénomènes plus extraordinaires , je ne puis m'empêcher de supléer au Siftème Epicurien , par un autre , que je vais expliquer en peu de mots : Je ne le crois pas nouveau , mais il me semble d'un grand poids en Morale.

Il y a un plaisir secret intimément uni au sentiment de nôtre existence, plaisir qui augmente, à mesure que nous nous sentons plus parfaits, ou que nous ocupons une plus grande place dans l'Univers. Ainsi lorsque nous aprenons quelque chose de nouveau, nous sentons immédiatement du plaisir, parce que nous aquerons un degré de perfection. Lors que nous faisons une découverte le plaisir est encore plus grand, parce que, outre le plaisir d'augmenter nos conoissances, nous sentons encore que nous avons au dedans de nous la faculté de produire.

Nous aimons si fort cette idée de nôtre perfection, que nous cherchons avidement tout ce qui peut la faire naitre, ou la confirmer; & que bien souvent, nous sommes si peu délicats sur ses preuves, qu'il semble que nous cherchons moins à valoir beaucoup, qu'à nous persuader de nôtre prix. Il y a là dedans une sorte d'instinct. Chaque fois que nous avons eu quelque preuve de nôtre mérite, nous avons éprouvé de la satisfaction; & sans examiner plus avant, nous nous sommes acoutumés à rechercher cette espèce de satisfaction, peu délicats le plus souvent sur sa réalité. Ainsi se forme l'Orgueil, qui pour faire illusion à nôtre Ame, & pour nous grossir à nos propres yeux,

yeux, s'étaie de tout ce qu'il rencontre; mais come cela se passe intérieurement, & pour ainsi parler, sourdement, nous ne prenons pas garde que cet échafaudage, sur lequel nous construisons nôtre bonheur, étant tout entier l'ouvrage de nôtre imagination, pourroit bien disparoitre aussi rapidement qu'un Palais de Fée.

Le plus sûr moien de nous bien juger nous même, seroit de faire de sincères efforts pour nous examiner sans préjugés, de comparer ce que nous avons, avec ce qui nous manque, & avec ce que les autres Homes ont & ce qu'ils n'ont pas. Mais nous redoutons cet examen désintèressé, & nous aimons nous en raporter au jugement d'autrui. C'est une habitude d'Enfance. Dans cet âge foible, il nous arrive souvent de douter, si une Action est bone ou mauvaise; nos Maitres décident; tout le monde applaudit; nous ne pouvons nous empêcher nous mêmes d'aquíescer à leur jugement. Incapables de choisir, par nous mêmes, nous estimons nos Actions suivant ce qu'en jugent les autres, & nous nous estimons, suivant ce que nous avons jugé de nos Actions. Cette habitude de nous juger d'après les autres, devient come naturelle; on ne s'en défait point; parce qu'elle a quelque chose
de

de raisonnable ; car nous n'avons pas à nous défier de la décision d'un Juge , qui paroît intéressé à prononcer contre nous.

Nous restons donc Enfans toute nôtre vie , tant que nous n'avons pas assez de raison , pour nous juger nous mêmes ; ou , ce qui seroit encore mieux , pour choisir ceux dont nous voulons mériter l'estime.

Voilà d'où vient , que ceux qui ont peu de raison , & une imagination prodigieusement vive , sont le plus portés à la Vanité.

Voilà pourquoi , ceux à qui le sentiment intérieur dit tout bas , qu'ils ont peu de mérite , s'étourdissent sur ce témoin irréprochable , & se jettent dans quelque Société où l'on puisse briller par des Airs de fatuité , par un Ton décidé , par un Equipage , ou par telle autre partie essentielle du mérite de ceux qui n'en ont point. Ceux ci entassent illusion sur illusion ; car ils cherchent à tromper les autres , en leur jettant de la poudre aux yeux , par le clinquant de leur extérieur ; & le prestige dont ils se sont servis pour se faire des Admirateurs , sert enfin à les tromper eux mêmes : Ils avoient commencé par être vains , ils finissent par être orgueilleux.

Mais il arrive souvent , qu'un défaut d'esprit & de figure , qu'un ridicule avec lequel

quel on s'est anoncé, fait manquer à un Home toute prétension à l'estime publique ; alors, come on veut s'estimer à quelque prix que ce soit, il s'estimera d'après son propre jugement. Si c'est véritablement un Sot, il aura un ridicule de plus ; mais si celui à qui ce malheur est arrivé, est un Home qui ait un certain génie, il deviendra Misantrope ; & sans s'estimer beaucoup, il méprisera peut-être assés le Genre-Humain, pour se mettre modestement au dessus de tous les Homes. Ainsi le desir de la Gloire n'est jamais sans foiblesse.

Vous seul, *Vertueux Timazète*, vous seul avés sù vous metre au dessus de ce qu'il y a de foible dans ce sentiment. Votre modestie vous confond avec le Vulgaire, & votre mérite vous élève au dessus de l'Humanité. Vous ne refusés pas d'être estimé de ceux qui vous conoissent ; mais vous ne vous fouciés pas d'être connu d'un grand nombre. Vous renoncés sans éfort à la gloire des talents, par lesquels vous pourriés vous égaler aux plus Grands Homes ; & ce qui fait tout le mérite de quelques uns, ne fait que la moindre partie du vôtre. Mais non, vous ne méprisés l'estime des Homes, qu'en comparaison de celle d'un Juge supérieur, qui seul est assés clairvoiant pour distinguer les qua-

qualités réelles , des qualités imaginaires , & le vrai mérite du faux, Come le prix , que vous vous proposés est plus noble , vos Vertus sont aussi plus grandes Mais pourquoi m'arrêter à vous peindre ? Ceux qui vous conoissent se rient de mes vains efforts ; & ceux qui ne vous conoissent pas , croient que je suis intéressé à vous doner des Eloges, bien éloignés de penser , que les louanges qu'on vous done sont peut-être le seul moien d'exciter vôtre couroux.

O.





L E T T R E

*Aux Editeurs du Journal Helvétique , sur la
Vie & le Caractère de Mr. le Doïen de
ROCHEFORT , Premier Pasteur de
Laufane.*

M E S S I E U R S ,

DEs que nous eumes perdu feu Mr. le Doïen ROSSET, DE ROCHEFORT, dans le comencement de cette Année, nombre de Persones respectables desirèrent qu'on leur traçat une Ebauche de son Caractère. La Voix publique le demande encore, & je vais tâcher d'y satisfaire, en me bornant aux traits principaux qui caractérisoient en lui l'Home de goût, le sage Théologien, le grand Prédicateur & le vrai Chrétien. C'est le moins qu'on doive à un Home, qui excelloit dans le genre qu'il avoit choisi, au point d'être presque regardé come inimitable.

Mr. de Rochefort étoit premier Pasteur d'une Eglise considérable, d'une Eglise éclairée, & dans laquelle il règne assés de goût, pour être en droit d'être difficile. Il y a soutenu néanmoins, pendant plus de 40. ans,

la

la réputation de Théologien & de Prédicateur distingué ; & loin de s'afoiblir, come cela est assés ordinaire à mesure que les forces baissent, cette réputation croissoit, pour ainsi dire avec les Années : On a admiré jusques à son dernier terme, le bonheur, ou plutôt le talent, qu'il avoit de soutenir le goût de ses Auditeurs, en soutenant si parfaitement le sien.

Qu'on me permette le langage d'un préjugé, qui n'est malheureusement nourri que par trop d'Exemples ; Mr. *de Rochefort* n'étoit pas Théologien dans le goût vulgaire. La Théologie n'étoit pas pour lui un composé de choses incompréhensibles, ou un amas confus de difficultés insolubles : C'étoit l'Art d'épurer, de fixer & de sanctifier le Siftème de la Religion. Supérieur à bien d'autres, par un sens exquis, qui lui faisoit démêler ce que la Religion a de grand, d'avec ce que la Théologie Scholaistique a de petit & d'embarassé, il fût toujours à la source de la plus pure Lumière, par une étude aprofondie de l'Ecriture Sainte nôtre seule Règle.

Mr. *de Rochefort* n'étoit pas Théologien, par la facilité à lancer des Anathèmes, ni même par la facilité à faire des Hérétiques ; il aimoit beaucoup mieux faire des Chrétiens

tiens. A ses yeux , le véritable Hérétique, étoit l'Impie , le vicieux , l'Hipocrite ; celui qui viole ses lumières , & nullement , celui qui n'en a pas assés. Rien ne lui paroissoit plus d'accord avec la conduite de JESUS-CHRIST même , que l'Esprit de Tolérance & de Charité.

Conséquemment à ce Caractère , il laissoit à chacun la liberté de s'expliquer sur sa Croiance , en proposant simplement la sienne. Trop poli pour n'être pas ennemi des Controverses ; trop judicieux pour n'en pas sentir l'inutilité , il exposoit ou prouvoit , mais ne contesloit jamais. Quand d'autres s'animoient sur leur façon de penser , il plaignoit la perte du tems , & sourioit de l'inutilité des efforts. Il se contentoit d'aimer & de cultiver la Vérité : Il la conoissoit assés , pour savoir qu'elle peut se passer des chaleurs de l'Intolérance , & que le calme de ses Défenseurs ne fait que la rendre plus respectable.

Il seroit peu de ma compétence de parler des Fonctions Pastorales , qui ont pour objet les soins spirituels d'un Troupeau , & qui font peut-être la partie la plus délicate de la Discipline Eclésiastique. *Mr. de Rochefort* , en conoissoit toute l'importance , & en effet elle est telle , que tout le brillant du Savoir

voir ou de l'Eloquence n'en rempliroit pas le vuide.

Les Fonctions intérieures des Emplois publics font presque les plus difficiles ; parce qu'elles roulent sur des détails assés épineux, & assés ingrats, dont peu de gens conoissent, & l'enchainure, & le prix. C'est come la partie secrète de nos devoirs. Ils est d'autant plus beau de la bien remplir, qu'étant moins en vüe, & moins flateuse pour l'Amour propre, elle est plus sujette au relâchement. Quand il s'agit de varier, sans ennui, sa Méthode dans l'instruction particulière pour l'approprier aux divers Génies, de prendre sur les Persones adultes le seul ascendant que done l'expérience & la Religion, de conduire au bien, sans faire une vaine montre d'Autorité, où de régler cette Autorité par la discrétion & par la prudence; quand il est question de trouver une route ou un motif unique, tantôt pour réunir des Esprits aliénés; tantôt pour faire succéder le calme à l'agitation du Cœur ; lorsqu'il faut, avec un discernement que le zèle & la prévention ne trouble jamais, ouvrir ou fermer des Sources de consolation, montrer l'Abîme aux Endurcis & le Ciel aux Repentans, temperer la crainte par l'espérance, ou réprimer une confiance aveugle, pour des

ter-

térreurs salutaires ; il faut tant de d'extériorité & de patience , & sur tout tant de goût pour les Oeuvres de Miséricorde qu'on ne sauroit trop louer ceux qui les remplissent dans cette juste mesure.

Mr. de *Rochefort* eût en particulier des talens admirables pour exposer à la Jeunesse le Système de la Religion , qu'il possédoit parfaitement : Fonction importante & trop négligée , qu'il se fit un devoir & un délice d'exercer jusques à sa fin , & cela avec une douceur & une politesse qui rendoient ses enseignemens autant aimables qu'ils étoient utiles.

Je viens à la Prédication , Genre , qui a plus de Témoin que de Jugés , & sur lequel il s'est réuni des suffrages d'un assés grand poids , en faveur de nôtre Pasteur ; pour ne pouvoir être contestés. C'est ici une Carrière brillante & d'autant plus glorieuse pour Mr. *De Rochefort* qu'il ne l'a pas fournie par les routes ordinaires. Ici nul emprunt , nulle Copie servile , tout est presque à lui. Ce n'est pas qu'il ne lui fût comun avec d'autres Prédicateurs , quoi qu'en petit nombre , d'être judicieux dans le choix de ses Sujets & dans la manière de les traiter ; mais de l'être constamment & sans varier , c'est incontestablement une qualité bien rare. Donner

toûjours un Aliment sain à l'Esprit, & de solides fondemens à la Foi; présenter une Lumière pure & jamais éblouissante; être éloquent par la seule force des choses, & non par la pompe des paroles; captiver son Imagination, au point de ne lui permettre jamais d'écart; en ménager les ressources, & les traits saillans pour des cas rares, & dispenser ses richesses avec épargne, sans paroître ni chiche ni stérile; Avouons que voila un mélange de Talens & de Vertus bien digne d'Eloges.

Mais ce digne Prédicateur avoit un Art plus sublime encore; celui de faire aimer la Religion, toute contraire qu'elle est à tant de goûts dépravés; d'en faire goûter les Préceptes, sans pallier nos foiblesses; & cela par une application soutenuë à n'en outrer jamais la Morale; Etude, qui n'étoit, pour ainsi dire, que la perfection de son Caractère.

Quoique les Ouvrages des Ecrivains sacrés soient destinés à nous éclairer, & brillent souvent d'une Lumière éclatante, il n'est pas indifférent de favoir la présenter d'une manière à la rendre plus instructive. Come il l'étudioit sans cesse, pour en découvrir l'esprit, il avoit un talent particulier pour en exposer le sens. Cette source étoit, à ses yeux, inépuisable & il favoit
en

en mettre les instructions à la portée de tous les Génies. De l'aveu de ses Auditeurs les plus éclairés, il n'étoit guère possible de s'y mieux prendre pour faire sentir l'abondance de ce Trésor de Vérités & la supériorité éminente de nos Saints Livres sur tous les Chef-d'œuvres des Philosophes.

Je voudrois pouvoir peindre, au naturel, un Caractère qui rendoit surtout sa Prédication originale : C'est celui d'une simplicité dans les choses, pour les rendre claires; & d'une justesse dans les expressions, pour les dépouiller de toute enflure : C'étoit l'Art heureux de prendre tous les tons du Vrai, en les puisant dans la Nature la plus raisonnable. La naïveté de son Caractère avoit passé dans tout ce qu'il faisoit de plus sérieux, & tempéroit à merveilles ce que la Prédication a de trop guindé. Tantôt c'étoit le langage d'un Père, qui aide son Enfant à marcher, à penser, à raisonner; qui bégaie, pour ainsi dire, avec lui. Tantôt c'étoit un Ami tendre, qui tournoit les Préceptes en Conseils; un Home Droit & judicieux, qui exprime ce que suggère le pur Bon-Sens, ce dont les plus prévenus sont forcés de convenir. D'autrefois c'étoit la dextérité d'un Juge, qui vous amène à des aveux imprévus, qui vous conduit à décider come lui,

qui vous force à tirer vous même les conséquences qui vous eussent le plus éfarouché. Nul ton d'autorité, nulle emphase de Docteur, nulle déclamation, l'Orateur étoit come caché derrière son sujet; on ne se souvenoit de lui, qu'en pensant au succès avec lequel il l'avoit traité. Jusques là on ne pensoit qu'à la Vérité, dont il étoit le sincère Organe.

Cet Organe, à parler matériellement, ne lui étoit pas des plus favorables. C'étoit l'effet d'une conformation mécanique, qui émouffoit quelquefois le son de sa Voix & rendoit moins sonore & moins distincte sa prolation; enforte qu'à ses Sermons, on avoit besoin d'une Oreille assés fine, & néanmoins pas trop délicate. Mais il ne falloit que du goût, de l'attention pour être pleinement satisfait de ses Discours. Dans les dernières Années de son Ministère nombre d'Auditeurs se plaignoient de ne pas l'entendre qu'avec peine. On le suivoit cependant toujours, & ces plaintes même faisoient son Eloge. On ne perdoit rien avec lui, qui ne fut digne de quelque regret, & ce qu'on entendoit distinctément faisoit sentir l'avantage de ne rien perdre.

Son extérieur répondoit à la simplicité originale de son Caractère. Il étoit à peu près

près le même en Chaire que par tout ailleurs ; c'est à dire, sans nul étalage. Come il n'y avoit nulle déclamation dans ses Discours ; point de ces tons perçans, qui vont rarement au Cœur, ou de ces inflexions chantantes, qui font hors du ton des sentimens, & sur tout de l'instruction ; il n'y avoit non plus, dans son atitude & dans sa représentation quoi que ce soit qui anonçât un Acteur : Nulle affiche que celle du simple ; nulle prétention que celle d'éclairer, de persuader, de convertir ; & dans cet extérieur, tout dénué d'agrémens qu'il sembloit être, il fa-voit y mettre des graces, avec une ingénuité qui, dans un Home d'esprit & de goût, ne sauroit manquer de plaire.

Ses Gestes étoient de ceux qu'on n'a jamais compassé, & qui se forment, pour ainsi dire, sans qu'on y pense, parce qu'ils vont naturellement avec les choses, & qu'ils ne passent jamais la mesure qu'elles prescri-vent. Toujours tempérés come ses Discours, cessant dans les endroits qui n'ont rien de pathétique, il n'en avoit point de superflus, ni d'indiférens. Certains mouvemens de tête, certains coups de main, & si l'on veut hors des règles, mais qui avoient un Caractère de persuasion & la faisoient passer à ses Audi-teurs. D'autres n'avoient qu'un air de non-

chalance, & plaifoient par leur rapport avec le fujet: Tous étoient expreffifs, & goûtés généralement, fans que l'on ofât les imiter. La dignité des chofes, la manière de les dire, la pureté de fa diction, autant conforme aux principes & aux règles de la Langue, qu'aux bienséances de la Chaire, réparoient abondamment la négligence du Geste, & donoient à fon action un air vénérable, une autorité infinuante qui défermoit la Critique.

Come je n'appelle point répétition le foin d'inculquer des Vérités importantes, je n'hazarderai rien, en difant, que Mr. de *Rochefort* n'étoit point fujet à fe répéter, & n'en avoit nul befoin; parce que fon fond étoit riche & fes Etudes foutenües. Il avoit toujours entretenu ce fond & ne l'avoit jamais épuifé. Auffi pendant plus de 40. ans, il avoit doné des Sermons neufs, & qui ne fentoient point le relâchement. Come fon Efprit étoit lumineux, fa Conception facile, fon Ordre admirable, il écrivoit fans rature & avec une propreté rare pour ceux qui ne compofent pas au hazard. La netteté de fon Efprit fe peignoit fur fon papier; deforte que ceux qui n'avoient pû l'entendre pouvoient le lire fans aucune peine, & à la lecture, il avoit l'avantage de perdre beaucoup moins que ceux qui brillent & qui féduifent.

Come il ne cherchoit qu'à se rendre utile, il ne se faisoit nulle peine de prêter ou même de doner de ses Sermons , sur tout à de jeunes Candidats, en qui il voïoit des talens, & de la bone volonté. Cette complaisance lui en a fait perdre un grand nombre : Mais aussi l'on peut dire, avec vérité, qu'il a contribué autant que persone, à répandre dans ce Pais & même ailleurs le bon goût de la Prédication.

Il avoit, dans sa Vocation, un courage, qui lui faisoit regarder come une peine ce que les autres apellent repos. Arrivé à l'âge de 80. ans, sa Famille crût devoir y penser pour lui, & lui proposa un arrangement, qui ne devoit lui laisser de Fonctions publiques que celles qu'il pouroit aisément remplir. Mais toujours infatigable, il y répugna beaucoup ; & après avoir cédé enfin aux instances que renouvelloit souvent la tendresse qu'on avoit pour lui ; prêt d'assurer sa tranquillité, il n'envifagea que le suplice de l'inaction, & ne pût se résoudre à suivre le plan qui devoit le consumer. L'habitude au travail, l'amour de ses devoirs, le scrupule de ne pas les remplir, tandis qu'il se sentoit des forces ; la bonté de son tempéramment, qui n'avoit jamais connu les Maladies, & qui présentoit encore des ressources ; tout le

détermina à continuer ses fonctions aussi exactement qu'il l'avoit fait. Peu disposé à s'écouter, ce qu'il souhaita le plus ardemment, fut de finir sa Carrière dans l'exercice de son Ministère, & que la Mort le trouva, pour ainsi dire, dans les bras de la Religion. Il ajoutoit cependant qu'il ne porteroit pas trop loin ses efforts ; qu'il espéroit de s'apercevoir quand les forces de son Esprit diminueroient, & qu'il résigneroit sans peine ses fonctions publiques, dès qu'il croiroit le devoir à la satisfaction ou aux besoins de l'Eglise.

On voit en tout cela suffisamment la trempe de son cœur, aussi bien que la force de son Génie. L'Esprit fait une espèce de Classe à part. Le sien étoit très agréable & très orné. Il lisoit beaucoup, & retenoit aisément. Il aimoit les Belles-Lettres, toujours trop négligées par les personnes qui sont en place. Il aimoit aussi la Poésie, sur tout celle des Auteurs, qui réunissent la douceur du sentiment à la finesse du goût. Tout ce qu'il citoit étoit choisi, conforme à sa gaieté naturelle & à sa délicatesse. Lors qu'il s'égaioit, ce n'étoit pas de cette joie, souvent peu décente à l'âge ou au Caractère ; mais un enjouement fin & léger, qui se répandoit à propos sur tout ce qui en étoit susceptible. Sa Surdité, qui
sur

sur la fin de sa Vie étoit extrême, ne pût le lui faire perdre, & ne lui causa jamais ni embarras ni ennui. Lors qu'il se trouvoit en Compagnie, il savoit ingénieusement se mêler à la Conversation, à celle même qu'il n'entendoit pas; s'en passer, ou la soutenir; attirer l'attention, & tirer les autres du sérieux, par des traits pleins de sel, des récits courts, animés, & qui venoient au sujet. On ne se plaignoit que de ce que son infirmité le séquestroit un peu trop de la bonne Compagnie, à laquelle sa politesse le rendoit très propre. Comme rien n'avoit baissé chez lui que l'ouïe, (celui des sens dont l'Homme d'esprit peut le plus aisément se passer) il ne perdit jamais le talent de plaire; Aussi étoit il chéri de ses Amis, de ceux surtout que la difficulté de lier ou de soutenir des entretiens avec lui, n'avoit pas rebuté, ou que sa tendre cordialité avoit soutenu. Sa bonté, sa douceur, sa complaisance dans son Domestique, avec sa Famille, ses Proches, ou dans son Commerce, eussent aplani des difficultés plus grandes. Tel étoit Mr. de *Rocheport* du côté du Génie & du Caractère, dans ses Fonctions publiques & dans sa Vie privée; sa fin répondit à la manière douce, simple & raisonnable dont il avoit constamment vécu. Il avoit eu, environ une Année

au-

auparavant une Maladie qui parût d'abord dangereuse; lui seul en jugea autrement, & se crût en sûreté. Celle qui l'enleva parût légère & lui seul la crût décisive. Il s'y prépara sans délai, ou plutôt il s'y étoit habituellement préparé, & prit congé du Monde en Philosophe affermi par le pur & solide Christianisme. Il avoit prêché le 7. de Février, aussi bien qu'il avoit acoutumé de le faire, & ne sembloit menacé d'aucun mal, lors qu'un Rhûme comença à l'indisposer. Il ne tarda pas à se croire près de sa fin, & en parla avec un détachement toujours rare: Car ce n'est pas la Vieillesse qui détache; c'est la Vertu nourrie & fortifiée par la Pieté. Il en avoit beaucoup, & elle parût dans tout son éclat. Ce ne fut pas avec cet effort qui ne fait que déguiser l'humaine foiblesse, & la masquer imparfaitement aux yeux du Monde; ce fût avec un acquiescement entier aux Décrets tout sages de la Providence. Son ingénuité brilla dans ce dernier Acte, & jamais Ingénuité ne fût moins suspecte. Il parla de sa Mort prochaine, come d'un Départ, de la Vie, come d'un Pélérinage, de l'Eternité, come du terme de nos Espérances. Selon lui; ce Monde n'étoit ni la vraie Patrie de l'Homme, ni le Lieu du vrai Repos. On lui parloit
des

des Consolations qu'il s'étoit amassées par une Vie pure & innocente , par les Travaux religieux , par le bien qu'il avoit fait. Il ne pouvoit guère en disconvenir , son humilité seule , en défendoit ; & il ajoutoit avec une sorte d'enjouement , qu'il avoit encore bien des reproches à se faire , ne fût ce que d'avoir trop compté sur ce *bon aunoage* : C'est ainsi qu'il apelloit ce tems de grace , qui est presque au delà du terme de la Vie humaine. Il auroit fini come *Socrate* , s'il n'avoit pas été éclairé des Lumières du Christianisme ; & *Socrate* auroit fini come lui s'il avoit été Chrétien.

Il mourût au Seigneur après 15. jour de Maladie , universellement regretté , le 21. Février 1754. dans la 82. Année de son âge , étant né le 30. Août 1672. Il avoit été consacré l'an 1700. ; & exercé le St. Ministère pendant 49. années avec Cure d'Ames ; 7. en qualité de Pasteur de l'Eglise de *Copet* , & 42. à *Lausanne*. L'an 1703. il disputa publiquement à BERNE , pour la Chaire de Grec & de Morale , & en 1726. pour celle de Théologie Dogmatique , la même que dessert actuellement , Mr. *Jean Alphonse Rosset* son très digne Fils. Dans l'une & l'autre de ces occasions , il reçût des témoignages authentiques , & très honorables de
l'a-

l'aprobation des Seigneurs Juges & de la bienveillance Souveraine de LL. EE.

Je me flate que le Portrait que je viens de tracer plaira par sa vérité. Je l'ai formé sur l'idée universelle du Pais où il vivoit, sur le jugement de plusieurs Grands Homes de Genève, de Neuchâtel & de nôtre Suisse; en particulier celui du célèbre J. ALPHONSE TURRETIN, avec lequel il avoit des relations étroites d'amitié, & qui en faisoit un très grand cas*. Quant aux détails dans lesquels je suis entré, ils ne feront pas contredits par ceux qui l'auront vû d'aussi près que moi; peu de ses Amis aiant eu le bonheur de jour plus souvent & avec plus de liberté des douceurs de son comerce.

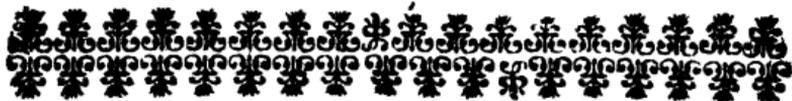
Ce fera, je m'assure, un sujet de Consolation pour ceux dont la Modestie cherche des Modèles. J'ai l'honneur d'être, avec une véritable estime &c.

LAUSANNE le 27. Août 1754.

S. DE C.

L'A-

* Le célèbre Mr. TURRETIN fût Parain de Mr. JEAN ALPHONSE ROSSET, aujourd'hui Professeur en Théologie, & a été le principal promoteur de ses Etudes.



L'AMOUR ET LA FOLIE.

Poème extrait de l'Anglois.

LE Sénat des Dieux se tient sur l'Olimpe.
Jupiter y rassembla un jour la Cour cé-
 leste , pour faire le Procès à l'*Amour*. *Diane*
 avoit formé une Ligue contre ce dangereux
 Enfant ; & *Mercur*e l'avoit arrêté par l'ordre
 de *Jupiter*. Emprisoné , malgré ses larmes,
 il fût conduit dans l'Assemblée des Dieux ,
 pour répondre aux acufations de son Enne-
 mie , & recevoir les Arrêts de *Thémis* :

Il parût, ce cruel Ennemi. Quel Ennemi,
 Grands Dieux ! Quels charmes dans ses
 traits ! Quelle douceur dans ses regards !
 Quelle éloquence dans ses pleurs ! La moi-
 tié des Juges se sentit émüe , & *Vénus* aiant
 prié le Maître des Dieux de faire affeoir son
 Fils , afoibli , dit elle , par sa prison & par
 ses veilles , *Jupiter* se hâta de consentir à sa
 demande.

C'étoit à *Diane* à comencer l'acufation.
Jamais , dit-elle aux Juges , une Cause plus
 importante ne fût portée à vòtre Tribunal.
 Vous voïes un Criminel , qui trouble vòtre bon-
 heur dans le Ciel , & qui détruit vòtre pouvoir
 sur

sur la Terre. Il se joie des Dieux & des Hommes, viole toutes les Loix, & ramène l'ancien Cahos.

Lui, le premier, sous prétexte d'augmenter nôtre félicité, détruit nôtre repos. Il remplit les Ames Divines de flammes impures & rendit les Dieux méprisables aux Mortels. Les Chansons de leurs Poètes leur ont appris les infidélités de Jupiter & les fureurs de Junon. Ils savent, que ce petit Dieu foule aux piés l'Arc d'Apollon, le Trident de Neptune, le Thyrsé de Bacchus, le Caducée de Mercure. Il subjugué le Dieu de la Guerre, & celui des Enfers confesse que ses Flammes ne sont rien au prix de celles de l'Amour.

Plus dangereux encore sur la Terre, il lance ses Traits à l'aventure. Il rit des vœux de la Vestale & des prières de la Prude. Il se flatte que pour détruire & ne ruine que pour insulte. Par lui, le Jeune-Homme parvient à une vieillesse anticipée, & le Vieillard retombe dans l'Enfance. Doux ou cruel, mais toujours faux & changeant, il divise ceux que l'Himen a joint, blesse l'Epouse de traits empoisonés, & l'Epoux de craintes jalouses. Tel, Vénus, tel est vôtre Fils : Si dans ses Veines coule le Sang du Maître des Dieux, il y fût corrompu par vôtre Lait,

Il ne désolé pas moins les Nations que les Famil-

*Familles. Ses Regards décident d'un Empire
& ses Souris d'une Courone. Il précipite le
Monarque au Tombeau & élève l'Esclave sur
le Trône. Il remplit la place du Destin, & ras-
semble autour de nouvelles Troies, des Armées
de Peuples, qui ne combattent que pour lui.*

*N'est-ce point cet Enfant qui a changé le plai-
sir en crime & qui fait régner l'impiété ? Nos
Prêtres ont oublié de prier ; nos Temples sont
déserts ; des Cœurs pénétrés par l'Amour ne
peuvent se tourner vers nous, & le Ciel n'est
plus pour eux, qu'un vuide immense, que leurs
Luciens ont dépeuplé.*

*Telles sont mes plaintes, Dieux Immor-
tels ! Que votre Justice, aussi sévère qu'im-
partiale, fasse porter au Coupable la peine de
ses crimes. Grand-Jupiter, remontés sur le
Trône & condamnés l'Amour, à porter ses
Traits chez les Ombres infernales ; qu'il privera
d'un foible reste de repos.*

Elle dit . . . les Dieux lui applaudirent en
soupirant. Ils jettèrent sur l'Amour des re-
gards de honte & d'indignation ; mais, pen-
dant qu'ils prononçoient sa Sentence dans
leurs Cœurs, il se leva & s'adressa ainsi
aux Divinités assemblées :

*L'Amour, dit-on, ne parle jamais qu'a-
vec une Eloquence persuasive ; mais ce n'est point
à elle que j'ai recours : La Vérité me suffit. Si*
je

je suis innocent, vous êtes justes ; & l'étoile ne peut rien sur vous.

Que ne peut-elle point cependant ! Diane est mon Ennemie, elle qui devoit me défendre & n'oublier, ni Latmos, ni le Berget qu'elle y vient chercher.

Que ceux qui ne connoissent point l'Amour l'accablent de reproches ! Le plus grand qu'on puisse lui faire, c'est de ne pas assés prolonger ses faveurs. Mais, est-ce à lui, ou plutôt à l'Absence ; au Destin, ou au Temps qu'il faut s'en prendre ? Ses chagrins l'emportent sur les autres plaisirs. Quelle douceur dans les pleurs des Amans ! Quels transports dans leurs espérances ! Délices que procurent un souris ou un baiser, vous n'êtes connus que des Amans !

Si tels sont mes crimes, je les confesse tous. Me reprocherés vous de vous avoir rendu aussi heureux que des Mortels ? Sans moi les Cieux cessent de l'être, & la Terre est sans Habitans. Tandis que des millions d'Hommes viennent à mes Autels reconditre leur existence, & me bénir de leur félicité, ils rendent hommage à votre pouvoir, & en moi seul adorent tous les Dieux.

En vain les Planètes dardent leurs rayons, les Rivières roulent leurs flots, les Montagnes recueillent la rosée, & les Terres la pluie, se d'un Pôle à l'autre, ma chaleur ne vivifie l'Univers. Mes souris calment les Mers, réchauffent
les

Zéphirs, & rendent à la Terre les Fleurs du Printems & les Fruits de l'Automne. L'air renvoie aux Homes les raiïons du Soleil, & les yeux les plus brillans ont besoin pour plaire d'être vus de ceux de l'Amour.

Tout aime dans la Nature, Oiseaux, Poissons, Animaux & Insectes; tous également échaufés par mes feux, s'empressent à réparer les ravages de la Mort & du Temps, & les Loix paternelles de Jupiter ont voulu, que l'Univers se renouvellat par l'Amour. Père de la joie & des tendres desirs, je règne dans les Cœurs, mais j'y règne par le plaisir; & vous, grands Dieux qui les formates, vous mêmes vous m'en donates la Clé.

Les richesses, la santé & la vie reçoivent de moi tout leur prix. L'indigent aime; il goûte des plaisirs sans fin: Les Rois n'en ont que d'insipide, s'ils ne conoissent pas l'Amour.

Tous les Talens font mon ouvrage: Les Muses riantes me doivent leur vivacité; l'Esprit que j'anime se polit & se perfectione; le cœur qui me sent, persuade sans art. De mes flammes naissent les Vertus & les Sentimens; l'Home ne comence à vivre, que lorsqu'il apprend à aimer.

C'est à vous, Puissances Suprêmes, que je dois mon Autorité; ce sont vos Bienfaits que je dispense. Si les Bergers violent leurs sermens, si les Nymphes sont infidèles, leur Cœur cor-

rompu en est la cause. Jupiter est toujours généreux, quoique les Hommes abusent de ses Dons.

Cependant, si pour épargner l'Humanité, vous me punissés pour elle, je m'attendris moins sur moi même, que sur la Nature entière . . . Je vois à vos regards sévères, qu'il ne me reste plus de ressource; mais avant que de m'exiler, recevés mes derniers adieux, & ne condamnés l'Amour, qu'après avoir senti ce qu'il sait faire.

A ces mots, il lança sur ses Juges des Traits tirés de son Carquois. *Diane* en fût hérissée; *Mars* en perdit un Oeil, & *Bachus* tous les deux. Le Dieu de l'Eloquence eût la Langue percée, & l'on dit, que depuis lors, nos Orateurs, au défaut du bon-sens, n'ont produit que de vains mots, des figures & du vent.

Cependant les Divinités blessées n'eurent pas plutôt recouvré leurs Membres, qu'elles voulurent se venger de leur Ennemi; mais un de ses regards les désarma, leurs plaies leur parurent douces & la pitié s'insinua dans leurs Cœurs.

Diane cependant crut son honneur intéressé à ranimer leur zèle. *Où donc, leur dit-elle, est votre Sagesse & votre Pouvoir? Un Rebelle subjugue les Dieux! Envoies le plutôt sur les bords du Léthé; enchainés ce dangereux Vainqueur, & rendés nous la liberté.*

Les Juges balançoient. *Venus* s'en aperçut & ne désespéra pas de sauver son Fils.

Les

Les larmes couloient de ses yeux & son attendrissement redoubloit ses graces. *Ecoutez*, dit-elle, *une Mère, qui n'avoit point encore connu la douleur; exaucés la, ou Venus, ... ou l'Univers n'est plus. Non, je n'excuse ni les foiblesses, ni les défauts de mon Fils. Trop occupé d'une Maitresse, il lui doit ses dérèglemens. Depuis long-tems la Folie a su se l'assujettir. Elle possède des graces enfantines; la Raison craint ses saillies, ses discours frivoles l'emportent sur le bon-sens. Mais, légère, coquette, emportée, elle aime à paroître dans les Lieux publics & à badiner dans l'obscurité. Elle a inspiré ses défauts à mon Fils. Enfant, il étoit doux & faisoit le bonheur du Monde. Dirigé par la Folie, il soulève contre lui les Divinités, & déchire le Cœur de Vénus.*

Guérissés cet Enfant volage & fixés le par l'Hi-menée. Je vois ici une Déesse, qui seule pourroit le réformer. Conüe des Dieux sous le Nom de Métis, elle est apellée Sageffe chez les Homes.

Métis, à ces mots, ne pût s'empêcher de rougir; mais le plaisir l'emporta sur la surprise. Quelques craintes virginales remplirent son Ame, & la pudeur l'empêcha de parler. La Déesse de Paphos, qui observoit avec plaisirs ses divers mouvemens, poursuivit en ces termes:

La Sageffe doit être à la fois l'Epouse & le

Journal Helvétique

de mon Fils. Par elle les Amans cessent de se rendre méprisables. Elle veillera sur sans de surprise, & prévientra les chutes de ison. Acordés moi cette aimable Divinité, j'emmènerai dans mon Char avec l'Amour. itié est la Vertu des Dieux. Si l'Amour rige, Jupiter ne doit-il pas pardonner?

Cour céleste ne pût résister; l'Amour Sage se donèrent la Main. La Séance

Les Dieux furent attendris. Diane, semblable à un Nüage, noia ses fou- lans ses larmes.

vain la tendresse & l'amitié se promet- elles une constance éternelle; leurs em- mens ne tardent pas à se ralentir. Sem- es aux Fleurs, les Passions les plus vives it quelques heures & se fanent pour s.

Et ce qui arriva dans l'Isle de Chypre, mis avoit conduit le Couple quelle vou- nir. D'abord les Bergers & les Nymphes nérent leur joie. Il se flatoient que Dieu, sous la garde d'une telle Divi- feroit sentir aux Homes l'honneur de l'Amour & de la Sageffe. Vénus s'é- en préparatifs pour les Noces de son & diféra la Fête, pour la rendre plus fique.

is eût préféré moins d'appareil & plus gence. Elle se défioit de l'Amour.

Faisoit-il le personnage d'Amant, ses regards ne marquoient point une Ame touchée. Il baailloit quelquefois auprès d'elle ; souvent il louoit sa sagesse & jamais sa beauté. Elle lui trouvoit d'ailleurs tous les défauts d'un Enfant. Il la caresse ou il la gronde ; il boude ou il sourit ; aujourd'hui tout de feu & demain tout de glace. Tantôt il cherche à plaire par sa magnificence, & tantôt il affecte d'avance, tout le négligé d'un Epoux.

L'état eût été trop cruel si la Déesse elle même n'eût travaillé à se tromper. Elle attribuoit le désordre de son Amant à la Passion qu'elle lui inspiroit. Il avoit des défauts, mais résistera-t'il à une Epouse qui n'en a aucun ? Il est aimable, & elle ne pouvoit souffrir qu'on le blamât. Cependant *Cupidon* abusoit de son indulgence. Il s'absentoit des nuits entières ; il folatroit avec les Nymphes, & réservoit ses caprices à *Métis*. Il se trouvoit lui même dans une situation violente, & cherchoit en secret la *Folie*, dans les lieux où il avoit appris qu'elle s'étoit cachée.

Cytherée se fachoit-elle contre son Fils ? Un baiser l'apaisoit. *Métis* étoit moins bien traitée : *Cupidon* recevoit ses avis avec dureté ; il la traitoit de prude, la prioit d'attendre qu'elle fut mariée, pour manifester sa

sa mauvaise humeur, & oposoit sa divinité à la sienne.

A la vérité, la sage Déesse s'y prenoit mal. Ses reproches étoient fondés, mais offensans ; elle s'étoit engagée de réformer l'*Amour*. Elle l'aimoit & craignoit de le perdre. Le petit Dieu la voioit tous les jours, il lui juroit de l'aimer, & *Métis* s'en remettoit pour l'exécution de ses promesses à *Jupiter* & au tems.

Enfin le jour des Noces arriva. Rien ne peut égaler la pompe que *Vénus* y avoit étalée. Elle prit dans son Char le couple céleste & le conduisit au Temple, où le Grand-Prêtre s'aprétoit pour la Cérémonie.

Il n'omit aucun des rites sacrés. Il entonna l'Himne à *Junon*, & rompit le Gateau nuptial. Il alloit joindre les Mains de l'*Amour* & de la *Sagesse*, lorsque la *Folie* perça subitement la foule. Le Dieu, dit-elle, m'appartient. Parle, Cupidon, & reconois ton Amante, aux marques qu'elle porte de ta tendresse. Oui, reprit le Dieu, en volant vers elle, vous êtes à moi & je veux être entièrement à vous.

A ces mots, le Pontife interdit, laissa tomber son Livre. *Métis* s'évanouit dans les bras de *Vénus*. *Vénus* la baigna de ses pleurs. Rien ne s'oposoit à l'*Amour*, & au sortir du Temple, il conduisit sa Maitresse dans les

Bosquets de la *Carie*. La *Folie* lui raconta ce qui s'étoit passé depuis qu'on le lui avoit enlevé, ses fraieurs lorsqu'on le jugeoit, ses craintes qu'il n'époufat sa Rivale. Elle lui dit le lieu où elle s'étoit placée pour troubler la Cérémonie & chaque mot étoit interrompu ou païé par un baiser.

Cependant, *Métis* désolée regrettoit son volage Vainqueur. *Vénus* tachoit en vain de la distraire. Le moien qu'elle y réussit ! Elle lui disoit des nouvelles, & ne lui nommoit jamais son Fils. Elle inventoit mille plaisirs nouveaux. Vains efforts ; c'étoit le fugitif qu'il eût falu ramener.

Cytherée se flata d'en venir à bout. Elle fit dire à son Fils, par une des Heures, qu'il étoit perdu, s'il persistoit dans son obstination. *Rapporte lui*, dit-elle à *Irène*, c'étoit le nom de la Messagère, que *Métis* remplit le Ciel de ses plaintes, & que Jupiter se prépare à le punir.

Irène ne s'aquita que trop bien de sa Commission. Elle éfraïa l'Amour, mais sa Maîtresse furieuse, se jetta sur l'oficieuse Messagère & la força de s'enfuir éplorée & meurtrie.

Alors la *Folie* prit l'Amour dans ses bras, lui demanda le sujet de ses craintes. Je vous aime, lui répondit-il, mais je dois épouser *Métis*. Vous êtes belle, mais elle est sage, & chez les Dieux, come chez les Hommes, on s'é-

pousse parce qu'on se convient, & non parce qu'on s'aime.

Vous rendrés vous malheureux, repliqua la Folie, parceque Diane le veut? Métis renversera vôtre Empire, & je puis seule le rendre immortel.

Souveraine de mon Ame, reprit l'Amour, ceux que la Sagesse guide ne peuvent jamais s'égarer.

Ils ne le peuvent, s'écria la Folie! Ils se trompent eux mêmes & séduisent l'Univers. Ils s'aveuglent, pour se perfectioner la vie, & quand ils y ont réussi, ils s'écrient qu'il fait nuit. Leur Science est un rêve, & leur Vertu une chimère. La vérité qu'ils prêchent n'est point faite pour les Hommes; & par leur empressement à la publier, ils ressemblent à cet Homme, qui pour s'assurer une Gloire immortelle, se jetta dans l'Etna & y périt en mortel & en insensé. Les Abeilles en produisent d'autres, & des Hommes il ne naîtra jamais que des Fous. Laissez le monde tel qu'il est, & permettes aux mortels d'aprocher d'un Trône que je partagerai avec vous.

Cupidon vouloit repliquer. Il balançoit entre Métis & la Folie. Mais celle-ci l'étourdit tellement par un Discours sur les Auteurs, les Héros & les Rois, qui soumis en aparence à la Sagesse, étoient en éfet ses propres Esclaves, que le petit Dieu ne pût ou n'osa ré-

lister. La nuit fit cesser leur dispute, & sous des Berceaux couronnés de roses, ils cherchèrent un repos qui leur étoit également nécessaire.

Rien ne troubla le Someil de l'Amour. La Folie fût moins tranquile. Le Dieu avoit été éfraié & elle savoit que souvent la crainte le fait fuir. Elle se leva tout à coup, & alla trouver la Déesse de la Nuit, dans son sombre Palais. Réveillés-vous, lui dit-elle, & puisque je vous dois la naissance, aidés moi à prévenir l'infidélité de l'Amour. Elle lui raconta ensuite ce qui s'étoit passé & obtint à peine de la Déesse les paroles suivantes : *Ma Fille, prenez cette Liqueur ; oignés en les Paupières de votre Amant pendant qu'il dort, & je jure par l'Erèbe, votre Père, qu'il ne songera plus à vous quitter.* Après ce peu de mots, elle retomba dans son premier Someil.

Ce présent & cette promesse hatèrent le retour de la Folie. Elle trouva Cupidon endormi, fit usage de sa Liqueur, & se recoucha auprès de lui. Eut elle pû prévoir les suites de son empressement, & qu'elle même achevoit l'aveuglement de l'Amour ?

Le Soleil se leva bien-tôt après & la Folie réveilla son Amant. Il reconut sa Voix enchanteresse, mais il tourna en vain ses yeux vers elle. Il perdoit la vüe par degrés. *Les Dieux, s'écria t'il, les cruels Dieux ont achevé leur ouvrage, ou plutôt Médis se venge. Le Je*

ne verrai plus le céleste Flambeau ; chère Folie , je ne vous verrai plus vous même.

La Folie fit éclater son désespoir , & un long évanouissement termina ses imprécations. Elle tomba aux pieds du Dieu , qui oubliant ses maux , cola sa bouche sur la sienne & par ses soupirs & ses larmes réchauffa son sang glacé. *Ma chère , lui dit-il , votre affliction m'acable sans me soulager. Prenez un de mes Dards , écartés ces funestes voiles.*

Elle eût beau l'essayer ; la douleur de l'Amour le força à la prier de retirer sa Flèche. Sans lui rendre la vue , elle porta dans son Cœur de nouveaux feux. La flame s'y insinua tellement , qu'embrassant avec fureur sa Maitresse , Cupidon oublia dans ses bras , les menaces de sa Mère & son propre aveuglement.

On juge bien que la Folie se félicita en secret du succès de sa Liqueur , & qu'elle répondit aux protestations de l'Amour par des assurances également tendres. Depuis lors , elle lui a toujours servi de Guide , & il n'a vû que par ses yeux. *La perte de ma vie , lui disoit-il un jour , n'a pour moi rien d'affligeant. La plus grande beauté perd à la longue son éclat , mais vous ne me paroîtrez jamais moins belle. Si les mortels conoissoient mes avantages , ils souhaiteroient de me ressembler.*

Les éfets d'une tendresse aussi vive de-

voient se manifester. Les heures s'écoulerent, & la *Folie* mit au jour la volupté. Foible & délicate, un rien la déränge, & à peine la touche t'on qu'on la voit s'évanouir; mais ses charmes dédomagent de sa foiblesse. Elle à l'air de l'*Amour*, quelques uns des traits de *Jupiter*, le sein de *Vénus* & le souris de la *Folie*. Quel Cœur pourroit lui résister? Celui de *Cytherée* lui seroit-il insensible? L'*Amour* ne pût le croire, & prenant avec lui la *Folie* & sa Fille, il fit prendre à ses Pigeons la route de *Paphos*. Il y arriva avant la nuit, & dépêcha un Messager à sa Mère pour l'instruire de leur arrivée & la supplier de les recevoir.

La Déesse des Plaisirs jouïoit avec *Métis*, lorsqu'elle reçût cette nouvelle. Cette prude ne pût s'empêcher de rougir au nom de l'*Amour*, & piquée de la nouvelle insulte qu'il lui faisoit, elle souhaite de retourner au Ciel. *Vénus*, charmée de s'en défaire, la pressa de rester, & se fit beaucoup prier avant que de la renvoyer dans son Char.

Cupidon n'osa pas d'abord présenter sa Maitresse à sa Mère. Il se contenta de lui dépeindre son état. La Déesse s'émut, versa des larmes & invoqua tous les Dieux en faveur de son Fils. Il ne perdit point l'instant favorable, & non content d'avoir obtenu son pardon, il le demanda pour la *Folie*. *Vénus* résista foiblement, elle releva la *Folie*, qui s'étoit jettée à ses piés, & se revit avec son Fils dans l'Enfant qu'elle lui présentoit.

Heureux Amans, si *Jupiter* veut bien les recevoir en grace ! L'*Amour* pressa sa Mère d'intercéder pour eux. *Vénus* les conduisit au céleste séjour : Elle prit sa Ceinture séductrice, & tenant la *Volupté* dans ses bras, elle vint se jettér aux pies de *Jupiter*, dans le tems qu'il achevoit de recevoir les plaintes de *Métis*.

Que l'*Amour* prosterné, lui dit-elle, s'atire vôtre pitié. Un cruel artifice l'a plongé dans une nuit éternelle. Nachevés pas le malheur d'un Dieu, qui rend heureux tout l'Univers. Il vous demande la Folie. Elle est née pour lui servir de Guide & son aimable Enfant doit désarmer le Maître des Dieux, dont il porte les traits.

Elle n'en dit pas d'avantage ; sa Ceinture fit le reste. *Jupiter* hésita, un instant, entre les raisons de la *Sagesse*, & les charmes de sa Rivale. Mais bientôt il forma dans son Cœur le dessein de les réconcilier. Il reconut la *Volupté*, & lui promit l'Empire des Cœurs. Les Heures reçurent l'ordre de préparer un Céleste Banquet. Ce fût là que *Jupiter*, après avoir immortalisé la *Folie*, l'unît pour jamais à l'*Amour*. Adoucissés, lui dit-il, les peines des foibles Mortels ; guidés le Dieu que vous avés aveuglé, & que la *Volupté* soit toujours l'ame des Homes & des Dieux. Pour vous, *Métis*, je vous prens pour mon Epouse. Règnés à jamais sur mon Ane, & dirigés tous mes Arrêts. La céleste Troupe aplaudit. *Métis* monta sur le Trône du Maître des Dieux, & *Vénus*, après avoir consacré la Couche Nuptiale de *Jupiter* & celle de l'*Amour*, ordona à une Muse Vierge de faire part à *Pollion* de tout ce qui venoit de se passer.



LE BONHEUR DE LA VIE
CHAMPETRE.

IDILLE.

Pour le plus bel Empire,
Je ne changerois pas
Le doux air qu'on respire,
Dans ces heureux Climats :
Vous dont le Cœur soupire
Après le vrai bonheur,
C'est en vain qu'il desire
De le trouver ailleurs.

Loin du fracas des Villes,
Loin du bruit de la Cour,
Dans nos Hameaux tranquilles,
Il fixe son séjour :
Sous nos humbles Demeures,
Nous fomes sans desirs,
Nous y coulons des heures,
Que filent les Plaisirs.

A Fabri des Tempêtes,
On y vit sans chagrin ;
Le Soleil sur nos Têtes
Est toujours plus serain :
Si par fois quelque Orage
Trouble notre plaisir,
C'est un foible Nuage,
Que dissipe un Zépher.

Le Ciel plus favorable,
S'y montre plus constant ;
Le Printems plus durable,
Y paroît plus charmant.

Oui, l'Automne y surpasse
 Par ses dons tous nos vœux ;
 L'Hiver a moins de glace
 Et l'Été moins de feux.

La Paix & l'Innocence
 Habitent parmi nous,
 Une heureuse abondance
 N'y fait point de jaloux :
 Dans le bonheur d'un autre ;
 Chacun trouve son bien ;
 Son plaisir est le nôtre
 Et le nôtre est le sien.

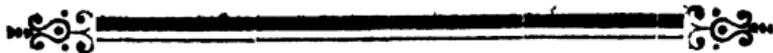
Nôtre aimable Jeunesse
 Ne conoit point d'écart ;
 Sans ennui, sans tristesse,
 On y voit nos Vieillards ;
 Nous vivons sans contrainte ;
 Soumis aux Loix du sort,
 Et sans desir ni crainte,
 Nous atendons la mort.

Puiffans Maitres du Monde
 On vous nomme des Rois ;
 Sur la Terre & sur l'Onde,
 Vous prescrivés des Loix :
 Pour nous, sans Diadèmes,
 Encor plus Rois que vous,
 Nous régnons sur nous mêmes :
 Quel Empire est plus doux !

Au fein de l'Opulence,
 Vous passés pour heureux ;
 Pourquoi de l'Indigence
 Formés vous donc les Vœux ?
 Le simple Nécessaire

Sufit à nos defirs ;
Seul il fait fatisfaire
Nos befoins , nos plaifirs.

Un Chien , une Houlette
Un aimable Troupeau ,
Une fimple Mu'ette ,
Les bords du clair Ruiffeau :
Voilà nôtre partage ;
Voilà nôtre Tréfor ;
En faut il d'avantage
Pour faire un heureux fort ?



VERS de Melle. C*****. B*****. à Mr.
JEAN N**. le Jour de fa Fête.

ON dit que je ne fuis pas bête ;
Cependant , n'en déplaise aux Doneurs de renom ,
Quand il faut chanter vôtre Fête ,
Je ne faurois tirer un feul Vers de ma Tête.
JEAN ! Que dire fur *Jean* ? C'est un terrible Nom ,
Que jamais n'accompagne une épithète honête.
Jean farine, *Jean fox*. Où vais-je ? Trouvez bon ,
Qu'en fi beau chemin je m'arrête.
Auffi , pourquoi faut-il , tourné come vous êtes ,
Porter un Nom , qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus favans Poètes ;
Et fur qui , fi j'ofois en croire mon dépit ,
Je reviendrois aux épithètes ,
Demeurez-en d'acord , ce n'est pas fans raifon ,
Que de vôtre Nom éfratée ,
Je me fuis d'abord récriée ;
Que dirai-je fur un tel Nom ?

J'ai prévu l'embaras. Quand je fais quelque Ouvrage,

Je tâte toujours le terrain.

Ah! que maudit soit le Parain,

Qui vous alla doner ce beau Nom en partage!

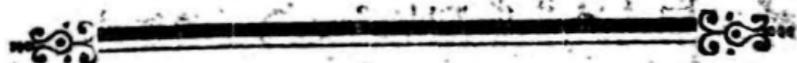
Il étoit sans doute en couroux,

Et vouloit vous faire une injure.

Fût-il jamais un Nom de si mauvaise augure!

Croïez-moi, débatisez-vous.

GENÈVE.



T A B L E.

*R*Echerches sur les Repas des Romains. P. III

A Mr. G*****. sur l'Etude des Belles-Lettres & de la Poësie. 136

Le Spectateur, X. Discours. 153

Lettre sur la Vie & le Caractère de Mr. le Doïen de Rochefort. 169

L'Amour & la Folie, Poëme extrait de l'Anglois. 185

Les Plaisirs de la vie champêtre, Idille. 201

Vers sur la Fête de Jean. 203

ERRATA IN JEAN L'ET.

P. 57. l. 13. *Gratbois*, *Quathon*.

Idem l. 18. l'adversaire n'est pas le droit, lisez, m'ateindron.





